

informations rassemblées à lyon

n°2

mars avril 74

prix 3 F

SOMMAIRE

Julio Sanz Oller (suite)	2
Les petits titres du «Progrès»	6
Grève à Normacem	7
Les handicapés et la société	8
Manif de Lyon pour Puig Antich	9
L'hebdomadaire des Cahiers de mai	10
Dies irae à l'I.N.S.E.E.	
Fille de salle, fille de service	11
Halte à la criminalité croissante de la police	12
Discussions :	
Un nouveau départ	
Les ouvriers et l'homosexualité	13
Le petit commerce et la révolution sociale	14
Les mouvements autonomistes	15
I.T.T. une firme multinationale comme les autres	16
Meeting du M.L.A.C. : service d'ordre, rien de nouveau	17
Coucher avec sa machine, ou pas ?	19

de JULIO SANZ OLLER OUVRIER A BARCELONE

Résumé de l'épisode précédent

Julio Sanz Oller, jeune ouvrier de la Seat, à Barcelone, vient d'être arrêté pour ses activités dans le mouvement ouvrier. Dans sa prison, il se remémore son itinéraire et ses premiers contacts avec la politique incarnée par une organisation trotskyste, le P.O.R. et ses militants. Carlos, fils de bonne famille, est fermement invité par le P.O.R. à se réconcilier avec sa famille pour hériter de 2 millions de pesetas qui passeront ensuite dans les caisses de l'organisation.

(Pour plus de détails, lire le numéro précédent).

Ainsi fut fait, et Carlos, modifiant sa stratégie, accepta de passer les vacances dans le domaine que sa famille possédait à la montagne. Carlos fréquentait assidûment les réunions du groupe et les cours de marxisme, jusqu'au jour où il se mit à manquer ces deux réunions réglementaires. On le rechercha, et il fallut bien voir la triste réalité : Carlos avait rencontré une Allemande qui lui ouvrait les portes de son petit hôtel également à la montagne. Sa passion pour la théorie révolutionnaire s'orienta vers d'autres gaspillages moins théoriques et moins révolutionnaires. Quand l'Allemande termina ses vacances en Espagne, Carlos resta, avec le remords d'avoir trahi Trotsky au profit de la descendante d'un quelconque obscur nazi. *Mes compagnons, je pense, ne me le pardonneront jamais.* Et s'imposant une pénitence, il s'exclut volontairement de la communauté des authentiques révolutionnaires.

Mais ceux-ci n'étaient pas disposés à faire ainsi abstraction des errements de Carlos. L'autorité de Pedro ne fut pas suffisante cependant pour le faire revenir au bercail, où, en faisant une autocritique, on lui aurait donné rapidement le pardon. Carlos ne croyait pas qu'une méthode aussi simple pourrait effacer une si grande faute ; il voulait s'imposer des expiations majeures. Il fallut faire venir d'Italie un responsable du bureau politique international de la IVème Internationale, ni plus ni moins qu'un collaborateur direct du mythique Posadas.

Grâce à Carlos donc, je pus connaître Giovanni lors de son passage à Barcelone. Nous nous vîmes entre deux trains, à la hauteur d'un restaurant galicien près de la gare où nous dinâmes avec Pedro, Conchi, lui et moi. Il s'intéressa à mon travail, et à l'improviste me demanda ce que je faisais au côté du P.O.R. Je lui parlai vaguement de Sosa et des guerrilleros guatémaltèques, sans savoir qu'à cette époque se consommait la scission entre Sosa et ses hommes d'avec la reconnaissance de la IVème Internationale. Je m'étendis encore plus vaguement sur l'internationalisme prolétarien, et la nécessité d'un parti à l'échelle mondiale. L'ensemble de mon exposé fut très probant, et nous le comprîmes tous ainsi. Il y eut un silence embarrassant que coupa Giovanni en me demandant quelle était la situation des classes laborieuses à Barcelone. Alors je me vidais complètement sur les commissions ouvrières, pour m'enlever le goût amer provoqué par mon intervention précédente. De temps en temps Giovanni m'interrompait pour s'exclamer dégoûté : *Ces patates sont froides !*

Quand j'eus fini de parler, le silence se fit de nouveau. Sans plus de transition, après avoir nettoyé son plat à fond, Giovanni se lança à expliquer sa théorie sur les soucoupes volantes, soutenant la possibilité que les habitants d'autres planètes soient plus avancés que nous, et puissent nous apporter, à brève échéance, la révolution socialiste. Conchi et moi, nous éprouvâmes un stade intermédiaire entre l'admiration et la stupeur, pendant que le camarade italien en terminant sa péroraison, se disposait à attaquer un respectable morceau de fromage de la manche, ce qui éleva au maximum notre admiration et notre stupéfaction.

En sortant dans la rue, Pedro et lui se retournèrent plusieurs fois, cherchant l'abri du coin des rues pour se rendre compte s'ils avaient été suivis. On se fit d'ailleurs engueuler sérieusement pour n'avoir pas pris, nous aussi cette élémentaire précaution. Giovanni nous dit qu'un trotskyste n'est jamais en sécurité, car il est le principal ennemi des agents d'espionnage au service de la bourgeoisie. Nous l'accompagnâmes jusqu'aux alentours de la station, et après avoir discuté quelques minutes, il disparut dans la foule.

Quand Pedro revint près de nous, il nous trouva bien joyeux, on se répétait l'expression de Giovanni quand il disait : *ces patates sont froides !* Il nous engueula copieusement, sans trop insister toutefois.

- *Giovanni est un expert en science fiction, et il est en train d'analyser sous l'angle marxiste le phénomène des soucoupes volantes, et la possibilité de vie dans les autres planètes.*

- *Tu y crois ?*, dis-je, incrédule.

- *Pourquoi pas ? Il faut voir si ces soucoupes volantes proviennent de planètes habitées. Si c'est ainsi, et c'est possible, ces hommes nous donneront leurs meilleures capacités techniques, ce qui par ailleurs, indique que socialement, ils sont plus avancés. En conséquence - conclut-il - sa théorie n'a rien de mirobolant.*

Du coup nous nous réconciliâmes avec Giovanni, oubliant l'affaire des patates.

Il apparut peu après que les cogitations de Giovanni eurent les résultats escomptés sur Carlos. Mais rien ne dure ici-bas, et Carlos rompit avec l'organisation peu de temps après. Il avait eu une nouvelle passion pratique qui le stabilisa et le fit réintégrer définitivement son milieu social d'origine. Les 2 millions durent aller dans l'achat de meubles de l'appartement de la rue Soriano que ses parents, tranquillisés, lui achetèrent.

La préoccupation fondamentale du groupe de Barcelone était que le quinzomadaire *Lucha Obreza* sortisse régulièrement. Le comité de rédaction du journal était alors composé de Pedro et personne de plus. Encore qu'au début les articles étaient tous rédigés au dehors, puisqu'ils se référaient à la politique internationale ; il suffisait de les sélectionner et de piquer les clichés. Je crois que cela et les voyages à travers l'Espagne et l'étranger constituait toutes les activités de Pedro. Conchi et moi étions chargés de la confection matérielle. Le système était très primitif. On avait besoin d'une surface très plane et sans aucune rugosité. Il nous suffisait d'utiliser une table de formica. Sur la table on clouait un tissu en coton de telle sorte qu'il soit bien étiré. Ce tissu était imprimé ensuite d'encre, et on fixait le cliché dessus.

Ensuite on nettoyait les feuilles blanches, en appuyant bien contre le cliché un rouleau de gomme, comme ceux qu'utilisent les photographes. L'un de nous mettait et ressortait les feuilles, et l'autre passait le rouleau, en faisant attention de ne pas le bouger et de faire les mêmes pressions de tous les côtés. Si la pression n'était pas régulière, ou si l'ancre n'était pas bien répartie, il fallait recommencer avec une autre feuille.

Malgré la pratique qu'avait Conchi, faire les 150 numéros de *Lucha Obrera* supposait un large après-midi de travail pour nous deux. Le problème le plus difficile à résoudre, était de trouver un local adéquat où l'on puisse être tout l'après-midi sans être dérangés. C'est à propos de *Lucha Obrera* que j'eus la première discussion sérieuse avec Pedro lorsqu'il me demanda un jour mon opinion sur le journal.

- *Je me sens incapable de le passer à un travailleur de mon entreprise*, lui répondis-je en toute sincérité, *il semble fait avec une machine qui n'a pas d'espace, ni points, ni notes. Tout est comprimé sans paragraphes, ni rien qui puisse faciliter la lecture aux gens qui ont peu l'habitude de lire. On passe d'un thème à un autre sans conclusion, ni continuité. Quand au fond -* continuai-je sur ma lancée *- il est en parfaite relation avec la forme. On ne le comprend pas, il est épais, on va d'une chose à l'autre, on se répète ; en plus les thèmes traités semblent être d'un intérêt tout ... relatif.*

Jamais il ne se fait d'analyse sur la situation en Espagne on ne touche presque jamais les questions sociales et politiques de ce pays. Les articles de Posadas sont indigestes, et celui qui a le courage de les lire jusqu'au bout, termine sans savoir ce que Posadas voulait dire, car il touche à tout sans, en fin de compte, rien dire.

A la fin du journal, invariablement, vous nous mettez le programme complet de la IV^{ème} Internationale, sans dire comment on va pouvoir lutter pour arriver, ne serait-ce qu'au dixième de ce que demande ce programme. Avec ce programme et l'éditorial de Posadas, nous sommes aussi désarmés qu'avant pour affronter les problèmes qui se posent dans l'entreprise et même dans le pays.

Je ne savais pas que j'achevais de toucher un des points faibles du P.O.R. Deux ans plus tard, en lisant *Revolucion en la Revolucion* de Regis Debray, j'allais voir la même critique plus élaborée et développée. Mal exprimée à mon niveau de conscience d'alors, l'observation donna dans le mille.

La riposte de Pedro n'aurait pas pu être plus brutale.

- *Le seul qui a droit à intervenir en matière de propagande, c'est le comité politique. Si notre propagande ne te paraît pas adéquate pour la diffuser dans ton entreprise, ne le fais pas. Mais le journal ne sera changé en rien, quoi que tu dises. Tiens compte malgré tout qu'empêcher que les masses connaissent l'avant-garde, c'est freiner le processus révolutionnaire, c'est être objectivement contre-révolutionnaire.*

Je restais suffoqué devant de telles paroles, car alors Pedro incarnait pour moi la vérité révolutionnaire. Je continuais ma collaboration avec Conchi pour la fabrication matérielle du journal, mais avec moins d'enthousiasme qu'auparavant.

Ce ne fut pas le dernier choc que j'eus avec Pedro à cette époque. Un jour, très excité, je le cherchais.

Ils étaient tous les deux en train de manger des pieds de cochon dans un café. De suite, ils me firent place à leur côté avec leur habituelle camaraderie.

- *Etes-vous au courant de ce qui commence à se passer à la Maquinista (usine de Barcelone) ?*, dis-je sans ôter le veston que je portais. *Ils veulent jeter dehors 500 travailleurs en introduisant un nouveau système de primes, afin qu'il y ait plus de production avec moins de gens. Hier il y a eu des grèves et des assemblées générales à l'intérieur de l'entreprise et aujourd'hui nous avons réuni plusieurs centaines de travailleurs aux portes de l'usine. Il y a eu un tel chahut que même la police à cheval est intervenue. Ils ont été reçus à coups de pierres et nous avons résisté à la charge plus de 10 minutes.*

Mon enthousiasme était contagieux. Les yeux de Pedro se mirent à briller avec intensité. Il me questionna :

- *Qui l'a organisé ?*

- *Commissions ouvrières naturellement.*

- *Quelles consignes y avait-il ?*

- *Se réunir à la sortie du poste du matin, à 2 h, en signe de solidarité avec les travailleurs de Maquinista pour animer leur lutte et les aider.*

- *Et demain ?*

- *On est resté à une assemblée générale pour samedi, pour voir avec quelles forces on peut compter et décider ce que l'on doit faire.*

- *Bon, eh bien nous allons préparer l'assemblée générale* - dit-il en sortant un stylo.

Je le regardais surpris.

- *Nous ?*

- *Mais bien sûr. Ne sommes-nous pas l'avant-garde de la classe ?*

- *C'est tout relatif*, -et j'ajoutais en blaguant- *pendant que les ouvriers luttent à coups de pierres contre les gris à cheval, l'avant-garde de la classe mangeait des pieds de cochon.*

Pedro devint rouge, et commença à dire les dents serrées :

- *Notre mission n'est pas de jeter des pierres sur la police, mais de diriger idéologiquement la classe, le programme juste, nous le possédons. Pourquoi crois-tu que les ouvriers n'ont pas suivi les consignes pacifistes du parti communiste ? Parce qu'étant imprégnés de notre programme, qui est seul capable d'impulser correctement la lutte des masses* Conchi me regarda, dégoûtée que j'aie pu irriter Pedro, qui poursuivait.

Je ne dis rien, mais me rappelais Mario, le manœuvre de la section chaudronnerie de Maquinista, qui fut le premier à se baisser pour prendre des pierres et les jeter aux flics. Mario, dans toute sa vie, n'avait jamais entendu parler de Trotsky, ni de Posadas, ni ne connaissait l'existence d'aucun programme politique. Mais Mario avait beaucoup d'années d'exploitation derrière lui, il avait dû retenir, humiliation après humiliation, pour pouvoir survivre avec les siens : deux garçons chétifs, une femme silencieuse et soumise, et sa mère, toujours en deuil, toujours triste de ne plus être à Martos, de ne pas voir la montagne, ni les oliviers, ni les commères.

Je connaissais bien Mario. Chaque matin, à 5 h 1/4, il fermait soigneusement la porte de sa baraque. Il l'avait construite au Carmelo, quand il était arrivé à Barcelone pour trouver du travail, venant du lointain village de Martos, dans la province de Jaén. Il descendait le versant de la montagne, traversait Horta, Verdùn et San Andrés, avant d'arriver au quartier du *buen Pastor* où est enclavée la Maquinista. Il avait calculé qu'il devait arriver quelques minutes avant 6 h.

Lorsqu'il sortait à 14 h, il allait manger au *Rastrojo*, un bar de San Andrés qui annonçait des repas pas cher, car Mario n'aimait pas apporter sa gamelle. Il disait que *cela*

ne se fait plus. En réalité, c'est qu'il en avait marre et plein le cul d'avoir mangé à la gamelle toute sa vie, quand il travaillait aux champs. Manger chaud, assis avec une assiette, était une chose à laquelle il croyait avoir droit. Potage ou lentilles d'abord, boulettes de viande au lard ensuite, pain, vin, fruit pour finir. Le tout pour 30 pesetas. Il prenait aussi une tasse de café, son seul luxe. A 3 h 1/2, il recommençait à nouveau dans un atelier de San Andrés pour faire *plus d'heures qu'une montre*. Ces heures étaient payées à 20 pesetas.

A 7 h 1/2 ou 8 h faites, il pliait bagage pour arriver avant 9 h chez lui. Les gamins dormaient déjà. La vieille était accroupie dans un coin, les pieds presque dans le brasero ne sachant où donner de la tête avec le travail. Sa femme l'attendait pour réchauffer le repas. Mario branchait la télévision et mangeait en silence avec sa femme.

Ils n'avaient rien à se dire. Tous les jours étaient semblables, et demain serait pareil qu'aujourd'hui. Mario achevait de manger, sans quitter l'oeil de la lucarne.

- *Savez-vous qui l'a fait ? Vous avez 15 secondes pour répondre.*

- ...

- *Oui monsieur, la réponse est bonne !*

Pedro continuait à parler sur la nécessité d'une ligne grammaticale qui impulse la lutte des masses, et fasse contrepoids à la bourgeoisie.

Cette nuit-là je notais les premiers symptômes de l'ébranlement de ma foi posadiste. Je n'écoutais plus Pedro avec la même attention révérente des débuts. Toutes ses phrases, à force de les entendre, me sonnaient creux et ce qui était plus grave me faisait devenir critique.

Je me rappelais d'un livre que j'avais lu sur le fascisme qui n'admet pas la critique, car elle détruit le fanatisme et s'oppose à l'esprit sectaire et dogmatique, les deux piliers sur quoi il s'appuie. Heureusement mon parallélisme n'alla pas plus loin.

J'étais décidé à ne pas préparer l'assemblée en marge des organismes des commissions ouvrières auxquelles j'avais accès. Pedro dut deviner ma ferme intention et n'insista pas, visiblement contrarié. Il annonça brièvement qu'il devait s'absenter durant quelques jours, et que nous devions fonctionner comme s'il était là.

En plus de tirer le journal, le fonctionnement que nous avait recommandé Pedro, consistait à lire, de préférence Trotsky et Posadas, en commentant ensuite cette lecture.

Aussi le premier dimanche de l'absence de Pedro, Conchi et moi on alla à Las Planas, chargés de textes et de bonnes intentions.

Bien que ce fut dimanche, il n'y avait personne à Las Planas. Jusqu'à ces derniers dix ans, passer le dimanche à Las Planas marquait les possibilités d'une famille ouvrière. A vingt minutes de la Plaza Catalana, et pour seulement trois pesetas, on se retrouvait à la campagne. Autour d'une énorme et poussiéreuse place, pendant que les gamins jouaient au ballon, les femmes préparaient le riz dans le fourneau que le propriétaire de la guinguette avait installé pour attirer la clientèle. Son négoce ne consistait pas à préparer des repas, car personne n'allait à Las Planas pour manger au restaurant. La guinguette vivait de la vente des boissons et de la location des tables. Il préparait aussi, pour emporter, d'énormes salades familiales.

Une fois approvisionnés et s'être assurés que les gones suivaient et que la femme avait réussi à allumer le feu, les hommes, en chemisette, s'installaient à l'ombre avec un journal sportif, qui bientôt leur tombait des mains, quand ils étaient envahis par la fatigue d'une semaine de soixante heures ou plus, de travail.

Aujourd'hui, tout ce public se déplace vers les plages, notamment à Castell de Felds ; signe de progrès ? Simple mimétisme du tourisme ? En tout cas le typique riz aux moules des dimanches de Las Planas a été remplacé par du poulet, qui est à la portée de toutes les bourses. Les femmes préfèrent se reposer au soleil toute la matinée, au lieu de s'agiter pour préparer la paëlla, les enfants préfèrent babiller au lieu de s'amuser au ballon. Et les hommes... eux, continuent de dormir puisque les semaines continuent d'être de soixante heures et plus.

Conchi et moi, nous commençâmes en lisant un article de Posadas sans beaucoup d'enthousiasme. Après une heure de lecture et de commentaire, on décida de faire une pause. Conchi connaissait plein de jeux, presque tous d'habileté et de compétition, comme lancer un couteau dans un arbre, la *Rayita*, ou essayer de lancer des pierres sur d'autres. Elle avait les joues incendiées et lançait des exclamations suivant le cours du jeu, en faisant des sauts de joie chaque fois qu'elle pouvait me battre. Lorsqu'on fut fatigué de jouer, on acheta une bouteille de vin, et on déballa nos sandwiches.

Je ne sais pas si c'est à cause du climat plus cordial qui se créa entre nous, ou pour une nécessité interne très impérieuse, ou pour les deux choses à la fois, le fait est que, sans forcer, avec naturel Conchi commença à parler d'elle-même.

Elle m'expliqua que ses parents ne s'étaient jamais bien entendus, et que pour cela, elle avait passé plusieurs années comme interne dans une école de religieuses. Les vacances ? Elle les passait chez sa grand-mère paternelle. Un jour qu'elle dormait, elle sut que son père avait eu une autre famille avec laquelle il vivait depuis qu'il s'était séparé de sa mère. Conchi ne lui reprochait rien ; mieux, elle l'excusait même en disant que c'était un faible, incapable de résister toute sa vie à une femme hystérique qui lui occasionnait de constantes scènes de jalousie. Actuellement, ils étaient arrivés à un compromis : sa mère lui laissait la plus totale liberté pour mener sa double vie, en échange, il s'engageait à maintenir matériellement ses enfants et sa femme. Il pouvait voir ses enfants de temps en temps.

Conchi parlait sans amertume, mais avec tristesse, se rappelant les visites de son père à l'internat un dimanche, et de sa mère, un autre. Les vacances, loin de ses frères, car seul le petit restait avec sa mère, pendant que les autres se répartissaient dans toute la famille.

Visiblement les absences de tendresse et de stabilité qui sont si nécessaires durant l'enfance, lui pesaient. Plus tard, de nombreuses occasions me montrèrent en quoi cette frustration lui avait créé un vide affectif qui l'angoissait obsessionnellement. La peur de ne plus être aimée restait plus forte en elle que la sensation actuelle de l'être. Aux moments de plus grande intimité, elle me demandait, angoissée, si elle m'importait plus que tout au monde, et si j'allais l'aimer à jamais. Je me rappellerai toujours de la conversation que nous eûmes à Las Planas. Et comment, invariablement, morbidement, elle découvrait en moi des détails équivoques sur ma tendresse envers elle, ce qui signifiait, à ses yeux, qu'elle n'était pas totale. Je

maudissais intérieurement un père débile et une mère hystérique, coupables de tous ces soupçons qui empêchaient Conchi de se donner, sans jalousie ni inquiétudes, ce qui créait chez elle un dangereuse situation d'intranquillité permanente. Elle devait me parler encore de sa peur obsessionnelle, qu'elle appelait son *incapacité à aimer*, qu'elle croyait, par moments, avoir vaincu avec moi. Mais cette victoire douteuse restait soumise à un espionnage minutieux de chacun de mes gestes, silences, absences. J'allais me trouver constamment soumis à son observation, assis au banc des accusés, dans un procès d'intention, qui n'allait pas beaucoup me permettre de respirer. Ce dimanche à Las Planas me donna la clef pour la compréhension de mes futures attitudes. Mais c'était une clef de valeur relative, car je ne sus pas en trouver l'utilisation adéquate. Je devais me dédier totalement pour deviner et prévoir ses états d'âme, toujours attentif à ses plus petits désirs, sans jamais la contredire. Comment vivre une vie de militantisme ouvrier avec un soin si absorbant pour une personne ? Mais de tout cela, je ne me doutais pas, ce jour-là à Las Planas. Conchi termina sa courte autobiographie en me disant qu'après son bac, elle était allée à la faculté de philosophie, en même temps qu'elle se dédiait à fond à la sculpture, dans le *pozo del tio Raimundo*.

Sa sympathie pour les travailleurs était seulement apostolique, jusqu'au jour où elle connut Pedro, qui l'invita à un cours de formation. Là elle découvrit, avec une perspective internationale, le fait de l'exploitation capitaliste et la nécessité de lutter de façon organisée contre elle. Elle décida de s'intégrer au groupe trotskyste.

A mesure que Conchi parlait, l'idée que je m'étais faite d'elle se transformait. La militante qui venait spécialement de Paris pour fonder une section de la IVème Internationale à Barcelone, n'était plus un être mythique, impersonnel, sans existence concrète, mais une personne avec ses problèmes, ses doutes, ses motivations, ses envies de se sentir utile. En connaissant les limites de Conchi, je me sentais plus proche d'elle. Je me rendis compte que séparée de Pedro, elle n'avait aucune formation politique, et ce qu'elle finissait de dire me le confirmait. N'ayant pas ressenti directement l'exploitation capitaliste, son adhésion à la IVème internationale était un hasard, et reflétait plus une disponibilité intérieure de service, héritée de l'école et de la sculpture, que du fruit d'une analyse politique. Elle se limitait à répéter les phrases fulminantes de Pedro ou de Posadas. Toute sa foi révolutionnaire était basée sur l'enthousiasme volontariste et sur la typique confiance aveugle des trotskystes dans la capacité des masses. C'est seulement à ce moment que je me rendis compte de ce qui me paraissait positif : Conchi voulait aider les travailleurs, et pour cela elle avait abandonné ses études, sa famille, sa ville, se mettant inconditionnellement au service du groupe qu'elle considérait le plus apt. Je me sentais complètement remué par cette abnégation totale et je me promis de l'aider dans la mesure de mes moyens.

On passa le reste de la journée en parlant de choses diverses, mais tous deux, nous étions conscients que quelque chose avait changé dans nos

relations, que nous étions plus près l'un de l'autre. De retour à la station de Montaner, elle s'appuya au train. Pour des raisons de sécurité, je ne pus la raccompagner chez elle. C'est pour cela que je poursuivis jusqu'à la station suivante. Je la contempais encore quand le train se fondit dans le tunnel, avec un sentiment inconnu que je ne voulais pas analyser.

On continua de se voir quotidiennement. Et malgré son travail trouvé récemment dans un bureau, nos horaires coïncidaient. Elle ne me parla plus d'elle-même, et moi je ne fis plus référence à la conversation que nous avions eue à Las Planas. Nous lisions les textes de Trotsky, nous les commentions en nous promenant, et je lui expliquais les faits de l'usine ou des *comisiones*. Elle me parlait des gones de la famille dans laquelle elle vivait. Ils l'aimaient bien, ce qui, visiblement, lui faisait plaisir.



Un jour elle apparut au rendez-vous avec Pedro. Je ne peux pas dire que j'étais content de le revoir. Pedro approuvait le fait que nous nous soyons vus quotidiennement durant son absence. Il rabroua gentiment Conchi, mais avec fermeté, parce qu'elle fumait trop. Il me dit à moi qu'ON avait décidé que je devais aller à une école de cadres qui aurait lieu prochainement à Madrid, et à laquelle assisteraient une vingtaine de sympathisants de toute l'Espagne.

(A suivre)

LES PETITS TITRES DU «PROGRES»

14 janvier

Après 30 ans de service dans le même établissement, elle gagnait à peine plus de 1000 F par mois ... mille francs d'amende parce qu'elle avait détourné 5000 F en deux ans.

Joséphine R. était rouge de confusion lorsqu'elle s'avança devant le président Mathieu-Lerdy, à la sixième chambre correctionnelle.

Le président : vous avez accompli toute votre carrière dans les établissements Monoprix où vous vous trouviez lors des faits qui vous sont reprochés ?

La prévenue : Oui, monsieur, près de 30 ans.

Le président : Vous avez conservé un emploi après ?

La prévenue : Non, on m'a renvoyé.

Le président : Quel était votre salaire au début ?

La prévenue : Très peu.

Le président : Et votre dernière mensualité ?

La prévenue : 950 F, plus la prime d'ancienneté. Avec les retenues, ça faisait 1025 F.

Le président : Après trente ans de service ?

La prévenue : Oui, presque trente ans.

Le président : Il vous est reproché d'avoir dérobé en plusieurs fois une somme de 5000 F. Vous avez reconnu spontanément lorsqu'on vous a surpris plaçant un billet de 100 F dans votre corsage. Vous préleviez de petites sommes depuis deux ans ?

La prévenue : Oui monsieur.

Le président : Pour quel motif tentiez-vous d'arrondir vos mensualités ?

La prévenue : Depuis le décès de mon mari, je n'avais que mon salaire pour vivre.

«Le Monde» 6 février

Soldats égyptiens et israéliens fraternisent sur le front de Suez.

«... Un peu partout et de plus en plus souvent sur les lignes du front à l'ouest du canal, des soldats d'un camp ou de l'autre sortent sans armes de leur fortin, s'avancent vers le no man's land ... interpellent ceux d'en face, qui surgissent à leur tour et viennent à leur rencontre, sans armes également. Et alors s'engagent d'interminables palabres sur les beautés comparées des nuits du Caire et de Tel-Aviv, sur la guerre et la paix, et surtout sur la douceur du foyer...»

Que les classes dominantes d'Israël et d'Egypte se rassurent, les forces de l'ONU vont rapidement rétablir un cordon sanitaire entre les deux camps. Le nationalisme et le militarisme des deux Etats pourront ainsi reprendre en main leur chair à canon respective.

5 janvier

Sur un chantier de l'autoroute Lyon-Chambéry, un scrapper se renverse : son conducteur est tué.

11 janvier

Saint-Marcel (Saône et Loire) : un ouvrier tombe d'un toit et se blesse grièvement.

Chatte (Isère) : un ouvrier fait une chute de quatre mètres et se blesse grièvement.

5 février

Vénissieux : un charriot élévateur se renverse et blesse grièvement un jeune ouvrier de Berliet.

6 janvier

Grève sauvage à la SNCF de Clermond-Ferrand.

A la suite de l'accident de l'autorail survenu samedi en gare de Dompierre-sur-Besbre, et qui avait fait deux morts, dont le conducteur M. Roger Gaillard et dix-huit blessés...

8 février

A Chaponost, la flèche d'une grue s'abat sur un ouvrier qui est mortellement blessé.

23 janvier

Lyon-Vaise : une terrible explosion souterraine «souffle» deux ouvriers à plusieurs mètres de hauteur.

5 février

Quatorze pays étudient les motifs de l'absentéisme :

Quatorze pays ont envoyé leurs représentants au siège de l'O.C.D.E. à Paris en octobre dernier pour débattre de deux difficultés majeures, dont les chefs d'entreprise savent bien qu'elles ne sont pas des problèmes mineurs : L'absentéisme et la rotation du personnel.

...

Il est difficile de saisir les vraies raisons de l'un comme de l'autre phénomène. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils prennent des proportions qui inquiètent les managements.

En dehors des motifs déjà connus, deux mentalités sous-jacentes, aux dires des experts rassemblés au château de La Muette, seraient à l'origine de cette amplification du phénomène. Par exemple, en Italie, l'absentéisme et le turn-over sont considérés par les syndicats comme *un moment de la lutte des classes*, d'autre part en Grande-Bretagne comme aussi en Italie, au Canada, la *valeur-travail* apparaît de moins en moins comme nécessaire... Aussi les chefs d'entreprise les plus réalistes se rendent-ils compte qu'à moyen terme, et peut-être à court terme, la question qui se posera sera : *produire ou ne pas produire ? C'est-à-dire pour l'entreprise : être ou ne pas être.*

grève à Normacem

La compagnie électronique C.E.M. est l'un des premiers constructeurs de matériel électrique en France. Les établissements à Lyon, dont le plus important est Normacem, emploient 2200 personnes et fabriquent du matériel électrique. La C.E.M. emploie plus de 11 000 travailleurs en France, avec des établissements à Nancy, au Bourget, au Havre, à Dijon, Paris, etc. Elle est dépendante du trust B.B.C. (Brown Bonery Compagny).

C'est une vieille industrie au patronat très paternaliste jusqu'à maintenant dans les conflits, la direction avait su arrondir les angles et éviter tout durcissement. Mais c'est justement une mesure paternaliste qui va mettre le feu aux poudres. Il existe dans tous les établissements du groupe une catégorie privilégiée d'ouvriers : les compagnons, titre honorifique décerné aux ouvriers méritants.

Au mois de décembre, la direction annonce qu'elle accorde une prime de 200 F aux seuls *compagnons*. La réaction est immédiate, le vendredi 21 décembre, les travailleurs font une grève de 1 heure, en demandant les 200 F pour tous. Le mercredi 26, sous l'impulsion des femmes de l'atelier BBM (bobinage moteurs moyens), débrayage dans tous les ateliers et organisation de cortèges défilant dans l'usine. L'occupation des bureaux est décidée spontanément. Les ouvriers et ouvrières engagent la discussion avec les employées pour les amener à la grève. Sans résultats.

Le lendemain, la direction s'étant barricadée, les portes sont enfoncées, et les lieux occupés. Mais le directeur d'établissement, à qui le directeur général avait soi-disant laissé toute liberté pour négocier, a disparu. Les discussions ne pourront avoir lieu que dans le cadre des rencontres déjà prévues avec les syndicats, c'est-à-dire le 23 janvier. On espère ainsi négocier à froid.

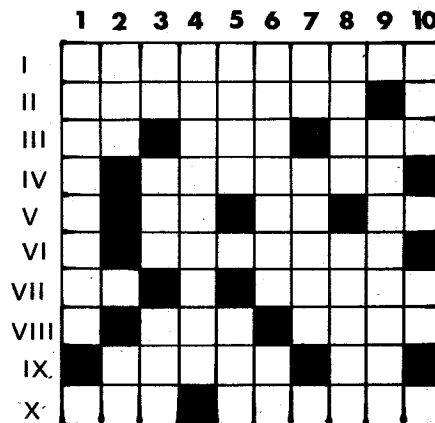
Les ouvriers : Ce furent eux qui spontanément lancèrent la grève. Dès le début, ils entrèrent dans l'illégalité-occupation des bureaux ; les portes furent fracturées lorsqu'on essaya de leur en interdire l'entrée. Par la suite, ce fut la grève de la production. De nombreux ouvriers avaient sur le front ou sur la veste une pancarte : *pas de production, pas de pognon*. Des chansons très virulentes furent trouvées contre la direction. Ils mirent au rencart de vieux préjugés, brisèrent les vieilles habitudes.

Les femmes : Ce furent elles qui lancèrent la grève, qui furent à la pointe du combat, contrairement aux jugements de nombreux syndicalistes qui pensent le contraire.

La période de grève : La grève démarra avant la Noël, puis dans la période entre Noël et le Nouvel-an, puis après le nouvel-an. De nombreux syndicalistes étaient étonnés, croyant à chaque jour que le mouvement allait s'arrêter, mais il continuait, continuait... Il n'y a plus de repos, plus de trêve pour les patrons.

Les intérimaires : De par leur condition juridique, tout est fait pour les couper de la vie de la boîte. Il peut y avoir une certaine solidarité, mais elle n'est basée sur rien d'économique, et les intérimaires risquent beaucoup à faire grève.

MOTS CROISES



Horizontalement

- I Jeu pour intellectuel fatigué.
- II Aurait préféré la corvée de patates à celle de bois.
- III Ingurgité - Permet la communication - Elles sont jaunes ou noires, mais pas forcément.
- IV A la tienne.
- V Succession de notes.
- VI Pronom - Sentinelle.
- VII Il y en a des qui l'ont été, qui voudraient bien le redevenir, surtout chez les dames.
- VIII Celui de 42 - va de-ci de-là.
- IX Rarement respectée quand c'est celle des confiseurs. - Lie.
- X Impraticable pour les requins (pas seulement les squales) - Hélas, ce n'est que pour la pierre que c'est une opération mousse.

Verticalement

- 1 N'a de particulier que l'odeur.
- 2 A plus de rapport si on est celui des hommes que celui de Dieu. - Pronom.
- 3 Phonétiquement : ils ont laissé le coup de crayon du dessinateur pour la photo. - Ville célèbre par sa dépeche - Espérons qu'une nouvelle n'est pas loin.
- 4 Ripailles, pas souvent !
- 5 Chacun s'emploie pour démontrer que ce qu'il dit l'est. - Prénom féminin.
- 6 Tend des filets - Mets EM.
- 7 Article - Coiffure.
- 8 Petit d'homme entêté - Traces d'animal.
- 9 Banania les entretient.
- 10 Vaut mieux qu'il soit de poussière - Négation.

Les autres entreprises C.E.M. : A part à Dijon, les autres établissements débrayèrent fort peu. A cela, plusieurs raisons : la période des fêtes et le durcissement de la grève qui a peut-être fait peur. De plus les travailleurs ne se mettent pas en grève sur un ordre. Sur Lyon, les autres établissements débrayèrent de façon variée. Les débrayages connurent leur point fort vers la fin du mouvement ; au lieu de s'essouffler, il y avait de plus en plus de grévistes et d'établissements qui débrayaient : à Décine surtout, Fibre et Mica, l'électronique aussi, et, dans une moindre mesure, à Petersem, Cercem (centre d'études et de recherche de la C.E.M.), Reselec. Cette diversité dans la lutte pose tout le problème de la lutte au sein d'un trust.

La direction : La direction refusa systématiquement de céder. Elle continua sa politique d'intimidation par l'embauche massive d'huissiers qui prenaient des notes. Pour empêcher la solidarité des autres établissements, elle accorda 2 % au 1er janvier. Elle envoya aussi des lettres individuelles de mise en garde pour les baisses de production. A chaque escalade du patron, correspondait une escalade plus forte des ouvriers, et il finit par comprendre qu'il fallait céder.

Les syndicats : Il y a une C.G.T. très forte (700 sur 2200), comme dans de nombreux établissements lyonnais, et une C.F.D.T., beaucoup plus faible, qui finit par en faire des complexes. La grève ne vint pas d'eux, mais ils furent forcés de la suivre pour en prendre la direction et ne pas perdre leur influence.

Dans les assemblées générales, il n'y a que peu de démocratie : il y a le délégué sur sa caisse, le micro à la main. C'est celui qui sait, le spécialiste, le juge, le papa, celui à qui l'on fait confiance, qui écoute les informations et en tire les conclusions. Devant lui les ouvriers, les enfants, ils s'expriment peu, et par des morceaux de phrases.

Si cette situation peut satisfaire des délégués, qui ont du socialisme une conception autoritaire, nous devons, nous, faire notre possible pour les ouvriers eux-mêmes prennent leurs affaires en main.

Cet écrit n'est pas une position politique, mais le point de vue subjectif d'un ouvrier, opinion que l'on peut fort contester, car il est très difficile de voir tous les aspects d'une grève.

CHANSON DE PRISON

Quand la foule aujourd'hui muette
comme l'océan grondera,
qu'à mourir elle sera prête,
la commune se lèvera.

Nous reviendrons, foule sans nombre,
nous viendrons par tous les chemins
spectres vengeurs sortant de l'ombre,
nous viendrons nous serrant les mains.

La mort portera la bannière,
le drapeau noir crêpe de sang,
et pourpre fleurira la terre
libre sous le ciel flamboyant.

les handicapés et la société

Les handicapés posent un problème à la société... Nous, handicapés, pensons que la société répond mal à nos besoins. Est-ce une question d'organisation sociale, ou bien une question économique, ou bien une question de mentalité ?

Actuellement, la société fait beaucoup pour les handicapés, mais jusqu'à vingt ans. Après, pas grand chose. En effet, après vingt ans, la sécurité sociale ne prend plus en charge les adultes handicapés.

Ceci est un douloureux problème, car malheureusement, nous aurons tous du mal à nous en sortir soit que nous ne puissions pas travailler (réalité contre laquelle nous ne pouvons rien), soit que nous puissions travailler, mais alors nous serons vite coincés par nos difficultés à tenir le rendement exigé dans une entreprise. La mise au travail est un souci pour tous les handicapés ; nous sommes bien d'accord pour faire ce que nous pouvons pour être le moins possible à la charge de la société, mais malgré cela nous ne pouvons pas subvenir entièrement à nos besoins, et même certains d'entre nous ne le peuvent pas du tout. Alors, que faire ? Changer la société ? Mais comment ?

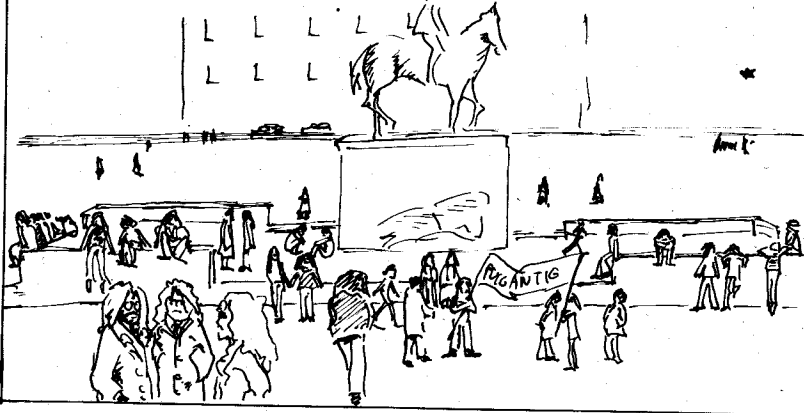
Nous ne sommes pas d'accord pour les quêtes : cela ne résoud rien. Chaque famille donne cinq francs, fait un geste. Mais qu'est-ce que cela change à nos problèmes ? à notre inquiétude face à l'avenir ?

Bien sûr avec cet argent, on construira un établissement de rééducation pour enfants. Mais pour certains, tous les centres de rééducation ne pourront rien. Si, par contre, avec cet argent, on construit un centre pour adultes, la société acceptera-t-elle des adultes improductifs, et si oui, dans quelles conditions ? Il y a donc le problème des établissements pour adultes (financement, mais aussi style de vie que l'on peut y avoir, qui dépend de la structure : pour ou contre les centres ?). Il y a aussi le problème du logement dans les immeubles : les marches d'escaliers, les escaliers trop étroits, les WC où l'on ne peut entrer en fauteuil roulant.

Et encore les transports, les cinémas, les théâtres, les piscines, tous difficiles d'accès.

Bien sûr les gens plaignent les handicapés : *pauvres petits, c'est bien malheureux*. Quand nous entendons cela, nous répondons : *pourquoi ne pas voir les vraies questions ? Pourquoi ne pas faire ce qu'il faut, quand il le faut ?* Tout le monde est d'accord avec ce que nous disons, mais nous avons l'impression que cela ne change rien, que nous parlons dans le vide. Nous voudrions avoir des réponses à nos questions, mais surtout des réponses concrètes, c'est-à-dire des solutions, il y en a sûrement. Car nous avons, de plus, le sentiment que la société accepte uniquement dans son sein une certaine catégorie de gens (les productifs) et refuse les autres.

MANIF-CLAIR, POUR PUIG-ANTICH A BELLECOUR - SAMEDI 9 MARS 75 H
ON ÉTAIT 200 ENVIRON.



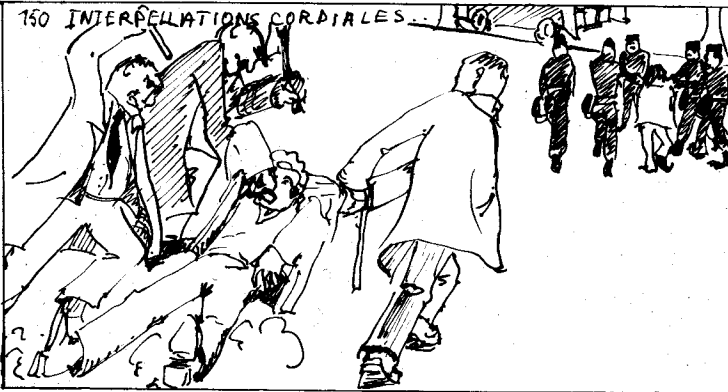
EUY ILS ÉTAIENT LE DOUBLE
OU PLUS. IL FAUT CE QU'IL FAUT



15H 1mn



150 INTERPELLATIONS CORDIALES...



ET REFLECHIES...



ET LES BOURGEOIS DE BELLECOUR SONT HEUREUX DE VOIR LEUR
PLACE RETROUVER ENFIN SON CALME HABITUEL.



POUR NOUS, 150 INTER-
-PELLÉS, É-TOUT SE DÉROULA
(RAPIDEMENT) DU CÔTÉ DE
PERRACHE DANS UN HAN-
GAR (IDÉAL POUR PARQUER)
LE SOIR VERS 8 H ON
NOUS RELACHAIT PAR
GROUPES DE 4 AFIN
"D'ÉVITER DE NOUVEAUX
REGROUPEMENTS"...

L'hebdo des « cahiers de mai »

Depuis six ans, une poignée de militants réunis autour du journal « Les Cahiers de mai », s'efforcent de contribuer à l'autonomie du mouvement ouvrier, en aidant au développement d'informations directes entre travailleurs, et en contribuant dans de nombreuses luttes à ce que ceux-ci gardent un contrôle permanent sur leur action. On peut ne pas être d'accord sur le fonctionnement interne qui a prévalu jusqu'à maintenant dans ce groupe de militants, et sur le caractère spécialisé et limité de leur action ; il reste qu'ils fournissent à l'ensemble du mouvement ouvrier des moyens d'information et de lutte, précieux pour tous ceux qui s'efforcent de penser par eux-mêmes et d'agir sous leur propre contrôle.

Depuis quelques mois, les « Cahiers » font paraître une feuille hebdomadaire qui rassemble toutes les informations sur les luttes ouvrières en France ; ces informations, rédigées sous le contrôle direct des intéressés, sont un moyen de lutte essentiel. Acheter cet hebdomadaire et le lire, c'est vaincre l'isolement et contribuer à la mise en place de liaisons strictement ouvrières.

La parution d'un hebdomadaire coûte cher. « Les cahiers de mai » ont des problèmes de fric. Il est essentiel de s'abonner et d'envoyer des sous. Ecrire aux : « Cahiers de mai », 4 rue d'Alligre, 75012 PARIS. Tél. 344 13 53.

Pour Lyon, téléphoner au 27 37 26, ou passer aux permanences : 30 rue Sergent Blandan, Lyon 1er.

Nous reproduisons ci-dessous des extraits d'un texte où les « cahiers de mai » expliquent ce qu'ils veulent faire avec l'hebdomadaire. Ultérieurement, les copains qui ont participé d'une manière ou d'une autre à l'action des « cahiers de mai » diront ce qu'ils en pensent, ce qu'ils y trouvent de positif et de négatif.

« Les premiers échos parviennent sur le supplément hebdo nouvelle formule.

On nous dit que le principe d'une chronologie de la semaine est bon. D'habitude ces informations - quand elles sont diffusées - sont éparpillées dans les journaux, à la radio, à la télé. Ou bien dans le meilleur des cas, elles sont rassemblées dans les pages d'un journal. Il peut être utile de voir ces informations d'un coup d'oeil, rassemblées sur une feuille.

Mais le plus important bien entendu, c'est que cette chronologie soit faite du point de vue des travailleurs pour contribuer au développement de l'action et de la réflexion collective.

.....
Pour l'essentiel, ce sont encore quelques dizaines de militants des « cahiers de mai » qui rassemblent et élaborent ces informations. Certes ils n'agissent pas comme des journalistes au sens traditionnel. Ils s'appuient sur le travail qui a été fait autour des « cahiers de mai » et avec eux depuis plus de cinq ans.

.....
Pourtant il est totalement exclu que les militants des « cahiers de mai » puissent poursuivre et développer correctement ce travail. Ce n'est pas une question de nombre, même si les forces (et les moyens matériels) font gravement défaut dans cette phase transitoire.

Faire dépendre le développement de ce travail de l'accroissement du nombre des militants des « cahiers de mai » serait, à notre avis, aux « cahiers de mai », totalement contradictoire avec la nature même du projet.

Cela conduirait à rassembler sous la banderole de l'information collective un groupe supplémentaire de spécialistes, d'intermédiaires, de gens parlant au nom des autres sous un déguisement à la mode.

Cela conduirait à enlever à ce travail toute perspective à moyen et à long terme, à en faire une « expérience d'information » fermée sur elle-même, au lieu d'un instrument de réflexion collective menant plus loin.

Bref ce projet - et pour commencer, cette simple feuille hebdomadaire - n'est possible qu'avec la participation active d'un nombre croissant de travailleurs actifs dans leur entreprise. Et il ne s'agit pas de leur demander de devenir des militants des « cahiers de mai », tels que ceux-ci ont été durant cette première période. Il s'agit au contraire, de permettre, grâce à la participation active de ces travailleurs, la disparition de ce type de militants des « cahiers de mai » - et des « cahiers de mai » eux-mêmes - s'ils le jugent utile au développement du travail.»

DIES IRAE à l'I.N.S.E.E.

Notre *cadre* de vie est des plus rudimentaires, pas d'espaces verts, mais des murs d'usine, des locaux poussiéreux, d'aération quasi inexistante, un système de sécurité dérisoire et même impossible : l'*annexe...* et là le personnel s'entasse et trouve une place, quand il en trouve une...au milieu des *meubles*. Voilà la fin du voyage cinq jours par semaine, après tous les problèmes de surcharge dans les bus...quand ils arrivent à l'heure !

A midi moins le quart, nous mangeons les pissenlits par la racine. Un *projet* de cantine a germé dans les cerveaux de notre sacro-sainte direction, après maintes sollicitations d'une grande partie du personnel, mais les promesses de Normand sont désormais des promesses de Gascon. On nous mène en bateau, c'est évident. Cet état d'esprit est contagieux, et se manifeste à tous les niveaux, en particulier pendant les heures de *service*. On voit de tout : du cheffailon garde-chiourme qui rugit et se choisit ses têtes de Turc, au chef qui laisse voguer la galère sans prendre ses responsabilités.

Ce qu'on demande en haut lieu, c'est d'avoir un *bon* esprit, mais surtout et avant tout, de produire le maximum dans le minimum de temps. Les ordres tombent et font boules de neige...

Alors peut-on parler d'épanouissement dans un tel climat de tension et de conflit permanents, et parfois d'apathie, ce qui est plus grave. Parlons plutôt d'abrutissement, d'énervement, de perte d'énergie inutile.

Notre solution ... la cité administrative de la Part-Dieu ? Mais dans du *neuf*, la mentalité hiérarchique va-t-elle changer elle-aussi ? N'est-on pas enfermés dans un cercle vicieux sans autres portes de sortie que nos illusions ou nos négligences ? En fait où sont les *responsables*, eux ou nous ?

FILLE AUXILIAIRE A L'HOPITAL

Fille de salle, femme de service, auxiliaire de service, différents synonymes pour désigner mon emploi à l'hôpital. Je ne vais parler que du service où je travaille ne connaissant bien que celui-ci.

Pour un service de 25 malades (médecine générale), nous sommes 6 auxiliaires, dont 2 aides-soignantes qui font le même travail que nous. Il y a cinq infirmières, et une aide aide hospitalière (qui devrait travailler de nuit, mais, par magouille, elle a réussi à obtenir de travailler de jour, et du côté des infirmières), et bien sûr, une cheftaine.

Nous travaillons 7 jours, en équipe de 2 ou 3, et avons 3 jours consécutifs de congé, sauf une fois 2 jours dans deux mois de travail, car notre roulement est établi sur 2 semaines, pour démontrer 40 h par semaine. Les différents horaires sont :

6 h 30 - 14 h 30

7 h - 17 h 30

13 h - 21 h.

Le matin, de 6 h 30 à 15 h 30, il y a une dame à la cuisine, et deux dans le service qui font les lits, le ménage, et pour l'une d'elle, les tables de nuit et les lavabos.

L'autre dame vide et lave les cantines (récipients dans lesquels sont versées et gardées les urines de chaque malade).

Puis ensemble, elles passent le *régime* : premier charriot : plateau, assiettes, salades / deuxième charriot : régime (repas).

La dame qui est de cuisine sert les déjeuners, fait le ménage de deux box, du bureau des infirmières, le coin des élèves ; elle a également un travail particulier à faire chaque jour (dégivrage et nettoyage du frigo le mardi, le mercredi et le jeudi des placards dans lesquels sont rangées les pièces de vaisselle, le vendredi la cuisinière).

Pendant une semaine, nous travaillons seulement à deux le matin, et il faut faire le travail de trois ; on doit assumer le travail habituel, rien ne nous est épargné, on doit en plus supporter l'humeur changeante du personnel infirmier - deux infirmières, l'assistante hospitalière et la chef.

Nous devons trop souvent faire deux choses à la fois, faire les lits, servir les déjeuners, passer des bassines ou changer un malade au moment du repas.

Quand on fait le ménage, que nous lavons par terre chacune d'un côté de la salle, ou seule pour la salle complète, le personnel en blanc, avec le sourire, trouve toujours de bonnes raisons pour marcher dans le « mouillé » et salir à mesure que l'on s'efforce de nettoyer.

Vers 9 h 30, nous prenons le temps de boire un café à la cuisine ; c'est bien souvent que nous sommes délogées de la table par les infirmières qui viennent déjeuner (on ne mélange pas les torchons avec les serviettes), nous devons laisser la place, on nous le fait comprendre, et retourner travailler.

Pour les régimes, rien n'est facile : il nous manque bien souvent de la viande ou des légumes, nous devons rationner très souvent les malades pour arriver à les servir tous. Ce manque vient parfois d'erreurs sur les bons de commande, mais aussi et surtout de la cuisine principale. Quand on demande des légumes en plus, on ose nous répondre placidement : *y en a plus* ; comment partager un fond de gamelle en vingt parts ? De plus il n'y a qu'un seul légume vert. Si les malades n'étaient pas, ils ne mangent rien ou presque.

L'après-midi, de 13 h à 21 h, une dame est dans la cuisine, une autre dans la salle ; en arrivant l'une compte le linge sale (draps, etc), l'autre nettoie le vestiaire et la salle de bain. Ensuite elles font les lits, passent le régime, elles font la vaisselle et arrangent les lits des malades qui ne se lèvent pas.

Nous sommes continuellement ennuyées par la chef ; un après-midi où je suis partie à 17 h de la cuisine avec le charriot de boissons, bouillons et assiettes, elle m'a demandé de ranger deux vestiaires de deux nouveaux malades, de donner une bassine, de porter la chaise-pot à un autre. J'ai servi le bouillon à peine tiède à 17 h 30.

Le travail n'est pas agréable, car il faut tout supporter ; si on se plaint pour changer de service à la surveillante générale, on nous met *roulante*, il faut remplacer les absentes, on change de service et d'horaire presque chaque jour, et on est toujours dans le plus mauvais travail. Si on s'absente quelques jours, même en maladie, ce n'est pas rare que l'on nous fixe dans un autre service, ou qu'on nous mette *roulante* (pour nous montrer qu'à l'hôpital on ne badine pas avec la discipline). Il faut continuellement avoir un bonnet (bleu pour les auxiliaires) sur la tête, sinon une prime qu'on nous fait miroiter serait supprimée. Quelle prime ? dans le service, personne ne l'a jamais touchée.

Au début, je touchais 960 F net ; après 3 mois, surprise ! avec les heures supplémentaires (2 h 1/2 le dimanche), payées 11 F, j'ai eu 1160 F, et le mois suivant aussi. Est-ce une augmentation ? Je ne le saurais pas car j'ai donné ma démission. J'en ai marre de ces flics en jupon, de se crever et être méprisée. On veut humaniser les hôpitaux ! Commencez par humaniser ou supprimer les directeurs, etc..

Sans compter que leur seul avenir, c'est d'espérer passer aide soignante : il faut pour cela prendre des cours à l'hôpital, on peut le faire après un an de service. Avec le titre d'aide soignante, on gagne 200 F de plus par mois, mais le travail ne change pas ; ou alors, comme dans certains services, on fait les toilettes et les soins que les infirmières vous refilent.

Dernièrement une infirmière a eu des ennuis : depuis un an elle sortait en dehors du service avec un malade, mais à son dernier passage à l'hôpital, ils ne se sont pas cachés, en tirant même une fierté (on fait ce qu'on veut, etc.). Ensuite, elle a pris 15 jours de congé maladie. Résultat : en revenant, elle a été désagréablement surprise d'apprendre qu'elle était changée de service ; motif : absence de 15 jours.

Pour nous, bon débarras ! car elle n'était pas du tout sympathique. Il lui est arrivé de vouloir giffler un malade qui rouspétait, et d'en mettre dehors. Devant nous, elle lui a fait signer une décharge, et il se retrouve dehors sans tambour ni trompettes, mais avec des insultes.

Elles piquent toutes parfois leur crise d'autorité. Un jour avec une collègue, l'infirmière ci-dessus a été révoltante : elle est entrée dans la cuisine en disant : *rapez une pomme pour le 8* (malade qui ne pouvait pas avaler). Ma collègue répond : *je ne vais pas raper une pomme, il y en a qui sont cuites.*

*-Pas question ! rapez cette pomme, c'est un ordre.
La pomme rapée, elle lui dit aussitôt : A présent, allez la
mettre à la poubelle !*

Que penser de cette phrase dite par une personne au-courant, semblait-il, le directeur n'embauche pas le personnel dont l'hôpital a besoin, pour obtenir une prime qui lui est octroyée quand il fait des économies. ?

Est-il normal que ce soient seulement les infirmières qui touchent une prime de contagion ?

Sont-elles plus en contact avec les malades que nous ?

Qui fait les lits ? Qui vide les cantines ? Qui compte les linges sales et les met en paquet ?

HALTE A LA CRIMINALITE CROISSANTE DE LA POLICE

Il n'y aurait pas assez de pages dans le journal pour signaler cas par cas toutes les exactions de la police et l'impunité quasiment totale dont elle dispose. Les policiers ont le droit de battre et certaines fois de tuer qui ils veulent, quand ils veulent. Ceux qui plaignent devant les tribunaux sont assurés dans la plupart des cas d'être inculpés de coups et violences à agents. Nous ne signalerons qu'un exemple :

Le 2 juin 1968, dimanche de Pentecôte, M. Marcial Bulteau, 54 ans, agent d'assurance, et sa compagne, Yolaine Domisse, rentraient chez eux en voiture. Au moment d'ouvrir la porte du garage, ils sont accostés par deux individus en civil qui prétendent sanctionner des infractions au code de la route commises par Mme Domisse. Celle-ci ne comprenant pas à qui elle a à faire, s'étonne de leur grossièreté ; M. Bulteau, s'interposant, est alors roué de coups, jeté à terre et frappé longuement à coups de pied, en particulier dans les parties génitales ; coups qui devaient le laisser définitivement impuissant. Le 4 juin, M. Bulteau se rend au tribunal d'Amiens pour porter plainte ; on lui conseille d'aller au commissariat : là quelle n'est pas sa surprise de tomber sur un des deux hommes qui, deux jours auparavant, l'avait violemment frappé. Il découvre alors qu'il s'agit tout simplement du commissaire Broussard d'Amiens, qui le fait immédiatement incarcérer pour coups et blessures volontaires.

M. Bulteau est détenu pendant quinze jours, puis jugé en même temps que les policiers. Il est condamné comme les deux policiers à 500 F d'amende, le tribunal étant bien obligé de constater que M. Bulteau est atteint d'une incapacité de travail partielle de 40 %. Mais il doit en plus verser 590,91 F pour payer le salaire du commissaire qui a déclaré avoir dû arrêter son travail du 2 juin au 11 juin pour soigner les blessures infligées par un homme de 54 ans, seul contre deux hommes entraînés.

Indigné, Bulteau se porte partie civile, puisque le 4 juin, il a été arrêté par ce même Broussard qui n'était pas en congé.

Le tribunal de la cour d'Amiens le déboute en faveur des deux flics. Et c'est seulement près de six ans après, le 24 janvier 1974, que la cour de cassation casse l'arrêt de la cour d'Amiens.

Que les flics se rassurent, l'affaire est loin d'être terminée, puisque tout va être rejugé dans un temps indéterminé à la cour d'appel d'Orléans.

Ceci se passe de tout commentaire.

DISCUSSION

La brochure «La Relève» annoncée dans le premier numéro du journal est apparue, nous publions ci-dessous un texte que le groupe de travailleurs, auteur de la brochure, nous a envoyé, et les premières réactions que celle-ci a provoquées.

Un nouveau départ

Contribuer à l'unité de tous les non-sectaires, à l'unité de tous ceux qui ne se contentent pas de considérer la prise en main de la société par les ouvriers et les petites gens comme un slogan bien trouvé, mais comme un but à préparer concrètement. Permettre à des militants de travailler ensemble dans cette direction malgré toutes les structures d'organisation qui les divisent aujourd'hui. Rassembler sur des idées et des propositions d'action simples et évidentes tous ceux qui commencent à se dégager des clubs d'habitues de l'extrême gauche, comme des pyramides étouffantes de la gauche.

Voici le pari que nous voulons tenir et que nous tiendrons si vous le voulez.

La brochure que nous avons écrite et que nous nous efforçons de faire connaître n'a pas d'autre but que de chercher les racines profondes de ce courant dans l'histoire de notre société.

On ne part pas à l'aveuglette. Quand nous nous sommes retrouvés quelques-uns à être d'accord sur la nécessité de développer un courant non-sectaire qui permette effectivement à terme, la prise en main des affaires par les petites gens elles-mêmes, nous avons cherché dans notre expérience ce qui nous avait amenés à cette conclusion. De là est sortie notre brochure.

Il n'était pas question en effet pour nous de laisser encore une fois l'analyse de la situation aux intellectuels et aux politiciens. La classe ouvrière a toujours été considérée comme un objet à politiser, à organiser, à éclairer, à guider, etc. Eh bien nous, nous sommes bien décidés à nous diriger nous-mêmes, que cela plaise ou non. Nous, dans notre classe, nous ne voulons plus être des objets pour les différentes écoles politiques des couches radicales, socialisantes, révolutionnarisantes de la bourgeoisie intellectuelle. Nous voulons absolument prendre notre sort en main, et nous nous sentons tout aussi capables que les professionnels de la lutte de classes pour tirer de l'histoire et de nos expériences les leçons nécessaires pour y arriver.

Mais nous ne pourrions pas y arriver tout seuls.

Il faut que les ouvriers, les petits employés, les petits producteurs qui partagent en gros notre volonté participent à la discussion et viennent renforcer ce courant.

Nous avons déjà reçu quelques lettres à propos de la brochure et des camarades nous ont fait part de leurs remarques. Cela nous a amené à publier un premier complément que l'on peut se procurer à l'adresse ci-dessous. Mais il y a encore bien des points à corriger dans le texte que nous proposons, et surtout il faut que plus de gens y contribuent. En particulier nous nous sommes très mal exprimés par rapport aux petits commerçants. Il va falloir faire une mise au point là-dessus.

Pour cela il faut se retrouver et en discuter. C'est pourquoi nous proposons à tous ceux qui ont lu la brochure de prendre contact pour qu'on puisse se rencontrer et organiser des discussions.

Nous ne voulons pas créer encore une organisation avec un grand O, pas une boutique. Nous cherchons seulement à unifier, à consolider ce courant qui s'affirme en France, en permettant la discussion, les échanges d'expériences. Ce qui est au bout, c'est une forme d'organisation, libre, vivante, de pouvoir qui permettra l'action collective non pas de quelques milliers, mais bien de dizaines de millions d'ouvriers, de petits producteurs et employés. Car c'est cela qu'il faudra pour prendre tout le pays en main. Toutes les tactiques qui partent du principe que seules des élites dûment constituées de politiciens, ou d'intellectuels, peuvent nous diriger, ne nous feront jamais sortir de l'exploitation.

Bien au contraire, il faut arriver par mille expériences à trouver les formes qui permettront à la masse des petites gens de se diriger, de résoudre les problèmes les plus ardues que leur posera la prise en main de toutes les fonctions de la société.

Permettre ces mille expériences, voici la question du jour. Ce ne sera évidemment pas facile. Et tous ceux qui n'ont pas intérêt à ce que ça arrive, tous ceux qui rêvent de devenir ministre, ou qui voient le *socialisme* exactement comme aujourd'hui avec les ouvriers aux manettes et les intellectuels à la direction de la société, nous mettrons les bâtons dans les roues...

Serons-nous capables de nous mettre d'accord là-dessus suffisamment nombreux, ce courant sera-t-il suffisamment développé avant que nos Pinochet de France ne réussissent leur mauvais coup ?

Cela dépend de vous !

Maurice LACOUTURE
Boite Postale 238
69634 Vénissieux.

OUVRIERS ET HOMOSEXUALITÉ

Dans le dernier numéro du journal, un article rédigé par un groupe d'ouvriers de Lyon signalait la parution, par leur soin, d'une brochure théorique sur les moyens de passer au socialisme. Cette brochure, de nombreux camarades ont dû la lire. Elle peut se discuter sur de nombreux points, comme le souhaitent ceux qui l'ont rédigée. Il est par contre un passage de la brochure qui est peut-être passé inaperçu pour beaucoup, mais qui, pour certains d'entre nous, ne peut pas être discuté. Il s'agit du passage où citant les différents signes de la décadence de la société actuelle, les copains qui ont rédigé la brochure parlent de l'homosexualité :

La drogue, le suicide, l'homosexualité n'ont rien de révolutionnaire, ce ne sont que les maladies banales qui frappent toutes les classes sociales sur leur fin, et cela ne tarde ni n'avance leur défaite (p 64).

Cette référence à l'homosexualité nous semble absolument inacceptable.

Nous savons que les ouvriers ont très souvent des réactions et des comportements racistes, comme le savent les ouvriers arabes ou portugais. Nous savons que les ouvriers n'acceptent pas les pédés, comme l'a su le jeune ouvrier qui, homosexuel, est mort du tuyau d'air comprimé que ses collègues de travail lui avaient mis dans le cul. C'est justement parce que nous le savons qu'il faut dénoncer et combattre violemment chaque fois que nous le pouvons, des actes ou des préjugés qui constituent des obstacles peut-être plus infranchissables que l'armée, les technocrates et les intellectuels, à la construction du socialisme, puisque ce sont des obstacles internes à la classe ouvrière.

Nous ne voulons pas essayer d'analyser ici les causes du racisme ouvrier, du culte de la virilité et de la haine des pédés, qui règnent dans les milieux populaires (comme dans les milieux bourgeois d'ailleurs, mais chez les bourgeois on est plus hypocrite), mais seulement de constater que les camarades qui parlent par ailleurs de *changer complètement le contenu moral de la vie par de nouveaux rapports entre les hommes*, en assimilant l'homosexualité à la décadence des mœurs, ne font que reprendre une morale la plus réactionnaire qui soit. Nous n'avons pas oublié que Hitler et le nazisme ont mobilisé l'énergie populaire contre les juifs, les métèques et les homosexuels. La pro-

LES EMIGRES

Mon ami Portugais, mon ami Espagnol,
Mon ami Algérien, mon ami étranger,
On parle bien de toi, dans beaucoup de journaux,
Tu y crois donc vraiment, oui bien sûr, quelque chose !
On a besoin de toi pour se remplir les poches
Et tu vis hébété, et tu meurs, mais qu'importe
Demain de ton pays, ils seront plus de cent,
Attendus à la gare, pauvre bétail humain
Que vont se partager quatre ou cinq marchands d'hommes
Mon ami l'Etranger, tu as cru au paradis

Crevant de faim chez toi, tu changes de pays
Mais c'est pareil partout, tu t'es laissé avoir
Tu resteras toujours l'étranger qu'on exploite
Qu'il est donc loin pour toi le pays du bonheur !
On te l'offre, l'Ami, marche donc avec nous
Demain se lèvera une Aurore nouvelle
Il faut que tu nous aides à tout bouleverser
Pour bâtir ton pays où tous sans exception
Nous donnerons la main, en retrouvant l'Amour.
Pierre 42 ans (marin)

prété des mœurs, la chasse aux homosexuels, la défense de la famille et le culte de la virilité paternelle, sont le propre de toutes les sociétés autoritaires reposant sur l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme.

On nous dira que chaque fois qu'une société est prêt de mourir, l'homosexualité réapparaît au grand jour. Ceci est très vrai et pour notre part, nous nous en réjouissons, car chaque fois qu'une société est en crise, ce n'est pas seulement l'homosexualité qui réapparaît, mais aussi la lutte des travailleurs contre ceux qui les exploitent et les oppriment. La crise d'une société, en affaiblissant la morale dominante, les hiérarchies et les forces de répression, permet non seulement aux homosexuels de faire entendre leur voix, mais aussi aux ouvriers de refuser la dictature du capital dans les usines et dans leur vie. Une société en crise permet à tous ceux qui supportent la plus grande oppression de soulever le joug et d'entrevoir la possibilité de libération. Elle permet également l'apparition des fascismes de toute sorte, qui, en imposant la morale pure et dure, la marche au pas et la défense de la famille et de l'Etat, et de la patrie, sauve l'ordre existant en arrêtant sa *décadence*.

On aimerait que les ouvriers qui profitent de cette *décadence* pour lutter dans les usines, et qui espèrent une organisation sociale nouvelle, ne viennent pas prêter main forte aux fascismes, qu'ils soient noirs ou rouges. On aimerait qu'ils n'oublient pas que, si à Cuba ou dans les pays de l'est, les pédés sont traqués et enfermés dans des camps de concentration, la famille et la patrie protégées, les ouvriers n'ont également plus le droit de grève, et ne peuvent agir que tous les dix ou vingt ans, en se faisant tuer dans la rue comme à Gdansk ou à Budapest.

LE PETIT COMMERCE ET LA REVOLUTION SOCIALE

Dans la phase actuelle de concentration du capital, le petit commerce est une structure archaïque qui doit dépérir. Dès que la consommation a eu un caractère de masse, le capitalisme a repris en main ce secteur particulièrement rentable. A ceci, s'ajoute la conception nouvelle (concentrationnaire) de l'urbanisme (grands ensembles, ZUP, nécessitant un Prisunic, ou autres Gro... et non une épicerie). Les revendications des petits commerçants peuvent paraître anti-étatistes. En effet ceux-ci protestent contre le taux exorbitant des impôts et des taxes, les marges bénéficiaires des grossistes, les avantages des grandes surfaces. Mais en fait, ils sont les agents fiscaux de l'état (récupération de la TVA-impôts indirects) ; ils alourdissent les coûts (prix) de production autant que les grossistes...

La critique qu'ils font des grandes surfaces favorise leur *récupération* par les secteurs les plus démagogues (Loi Royer) de la bourgeoisie..

Apparemment ils sont libres et possèdent leur boutique et sa gestion. Mais en réalité, il en va autrement. D'abord, n'étant pas producteurs, ils sont dépendants des fournisseurs et deviennent, malgré une certaine autonomie, les valets du capitalisme.

Du fait qu'ils constituent une couche moyenne en voie de prolétarianisation, les petits commerçants ne peuvent avoir globalement qu'une réaction corporatiste, donc fascisante. La loi Royer veut à la fois satisfaire les couches bourgeoises économiquement retardataires - sinon réactionnaires - et donner satisfaction au grand patronat. Donc le petit commerce est amené à soutenir la loi Royer qui n'est qu'une mesure d'opportunisme électoral (5,5 millions d'électeurs). Le soutien du programme commun relève de la même démagogie.

Les petits commerçants restent objectivement les meilleurs soutiens du capitalisme, pouvant faire son jeu jusqu'au fascisme. Le fascisme est une réponse de la bourgeoisie face à la radicalisation du prolétariat, et aussi l'expression de la décadence du capitalisme. Les petits commerçants soutiendront le fascisme, étant eux-mêmes un des germes de la décadence du capital.

Pour la classe ouvrière, il ne peut y avoir alliance avec des couches non-prolétariennes que sur des bases réellement anti-capitalistes. *Les classes moyennes, contrairement à la classe ouvrière, ne se soucient pas de détruire le moteur essentiel du capitalisme, l'exploitation de la force de travail, le vol de la plus-value* (D. Guérin, Fascisme et grand capital - Maspero p 85).

On a pu voir des affiches de *Lutte Ouvrière* ; « *Les petits commerçants et les travailleurs ont un même ennemi : l'Etat.* »

Cet aveuglement criminel est du même ordre que celui de l'Unité Populaire.

Après avoir lu ce texte, un autre copain tient à signaler :

Il me semble qu'il faut davantage préciser les raisons d'une *fascisation* possible des petits commerçants, et d'une façon plus générale, des classes moyennes traditionnelles (artisans, paysans...). Ce que disent les copains est trop vague et pas très clair.

Laminés par le développement du capitalisme, les petits commerçants, petits producteurs, attendent tout, pour survivre, de l'Etat qui seul, par des mesures politiques, peut freiner leur disparition. D'où leur haine pour l'Etat lorsqu'il laisse faire le capitalisme, mais aussi leur amour pour lui et leur capacité à le défendre les armes à la main s'il leur promet de les protéger et de les défendre contre la *ploutocratie*, les *juifs* ou autres.

En cas de besoin, l'Etat peut toujours compter sur les classes moyennes comme base sociale. C'est ce qui constitue le mécanisme même du fascisme ; l'Etat ne se contente plus d'utiliser ses armes propres (police, armée...), par des mesures démagogiques et politiques, il peut toujours mobiliser des couches sociales importantes et se donner ainsi la possibilité d'affronter une lutte de classes trop violente et provoquer la guerre civile.

LES MOUVEMENTS AUTONOMISTES

Nous avons reçu un texte sur l'interdiction des deux F.L.B. et sur le mouvement autonomiste breton. Tous les copains qui participent directement au journal étaient d'abord contre faire paraître un texte avec lequel ils se sentent en complet désaccord. Finalement, on le passe, suivi d'une réponse individuelle qui, on l'espère, en provoquera d'autres. Ecrivez-nous, quelle que soit votre position.

LA FRANCE UNE ET INDIVISIBLE

Les deux F.L.B. sont dissous ; poursuivant hystériquement sa croisade pour la sainte France pompidolienne, Don Quichotte Marcellin, le pourfendeur des *complots contre la sécurité de l'Etat*, le chef-plombier de la 5ème république, a ordonné à sa police de délirer sur ses fantasmes. Résultat : Enbata, le FPCL, le FLB LNS et le FLB ARB sont dissous.

Marcellin, maire de Vannes en Bretagne, lâche ses godilots contre les deux FLB. Première constatation : les arrestations opérées le jour même et quelquefois la veille, n'affectent que le FLB LNS (front de libération de la Bretagne pour la libération nationale et le socialisme), qui est surtout et d'abord un mouvement révolutionnaire socialiste.

La lutte de libération nationale implique une lutte de classes : il s'agit de la lutte des différentes classes exploitées à des degrés divers et opprimées culturellement contre la bourgeoisie capitaliste et monopoliste française et cosmopolite, et l'oligarchie bretonne (Charte du FLB LNS dissous).

Autre constatation : si le FLB ARB a été épargné par cette vague d'arrestations, alors qu'il revendique la presque totalité des attentats perpétrés en Bretagne, ce n'est pas par hasard, ce n'est pas non plus parce que cette organisation est plus *secrète* et structurée que le LNS, mais c'est bien à cause de leur tendance fascisante, de leurs liens avec la grande bourgeoisie bretonne, et à cause des services rendus...

Pour la colonie bretonne exilée dans la région lyonnaise, le doute n'existe pas : il y a complot, mais pas celui que Marcellin pourchasse ; le vrai complot est celui qui est fomenté pour maintenir le peuple breton (et toutes les minorités) sous l'oppression et la servitude, complot qui a commencé avec l'annexion de la Bretagne à la France et complot qui vise à détruire le Breton en temps qu'être, à en faire un individu dépersonnalisé, déshumanisé, sans langue, sans culture, sans passé. L'Histoire officielle nie l'histoire de la Bretagne en tant que nation durant près de quinze siècles, et de Gaulle, ayant l'art du raccourci, déclara un jour à Quimper, que cette *province* faisait partie intégrante du corps et de l'âme de la France depuis toujours.

Le capitalisme français qui a construit l'Etat français croit avoir tué la nation bretonne, mais, mille fois conquise et mille fois vaincue, la Bretagne ne cesse de vivre, car elle se vit dans chaque Breton, et non à l'intérieur frontières protégées par des armées et dirigée par des présidents ou autres fantoches.

Notons au passage que la France partage avec l'Espagne et la Grèce, curieux hasard, le privilège d'être en Europe, le pays qui ne reconnaît pas à ses minorités le droit d'existence (pour exemple : la Grande-Bretagne : 4 nations, Ecosse, pays de Galles, Angleterre ; Irlande du Nord ; Suisse : 4 langues nationales, etc).

En rappelant qu'être Breton, ce n'est pas seulement naître en Armorique (comme Pleven), mais bien prendre conscience du fait breton, ce qui amène logiquement à prendre des positions de gauche, nous, Bretons, habitant la région lyonnaise, nous appelons à la solidarité avec les militants du FLB LNS emprisonnés et avec tous les peuples en lutte pour leur émancipation.

Voici la colère bretonne
la colère et l'espoir mêlés
les charlatans qu'on déboulonne
Voici le matin qui se lève
Voici la liberté qu'on rêve
Voici le jour des poings levés !

Gilles Servat
La leucémie bretonne.

Je suis originaire d'une petite ville située dans une région qui relevait, autrefois, de la langue d'Oc. Je ne sais pas, par expérience, comment vivaient les gens de cette région à cette époque ; je sais seulement par l'histoire, que c'était une société extrêmement hiérarchisée, où chaque famille, connue personnellement des autres familles proches, occupait une place précise, quasiment immuable dans un ordre rigide. Seuls les chefs de familles y trouvaient un certain avantage puisque, grâce à cet ordre, ils pouvaient régner impunément sur leur femme, leurs enfants, et autres membres de la *maison*. Personnellement, je ne regrette pas ces temps reculés ; que le capitalisme ait détruit cet ordre patriarcal me semble un indiscutable progrès pour la libération des individus.

Il est vrai que cette société traditionnelle, agraire et familiale continue de subsister dans certaines régions. Je suis très heureux d'avoir pu m'en dépêtrer, et d'avoir été contraint par le capitalisme, d'aller gagner ma vie dans une grande ville.

Je suis ainsi devenu un prolétaire, c'est-à-dire quelqu'un sans propriété et sans patrie, un anonyme dans la foule des anonymes. Je ne suis plus connu *personnellement* par le curé, l'instituteur, les gendarmes et les membres des autres familles, je suis un individu déraciné, mais grâce à ce déracinement, j'ai rejoint les autres prolétaires, les sans propriété et sans patrie, avec qui je peux créer des liens nouveaux, égaux et libres.

Dans la grande foule des prolétaires, je ne suis pas reconnu comme membre de telle famille, de tel village, étiqueté, rangé à la place que le hasard m'avait donnée dans un ordre rigide. Je suis libre comme peut être libre quelqu'un qui n'a rien, à côté d'autres individus qui n'ont rien.

Dans les petites villes, les villages, tout le monde connaît tout le monde, mais personne ne connaît personne, puisqu'on connaît le fils d'Untel, le père Untel qui a épousé Une telle, et dont le grand-père déjà...

Le capitalisme français a tué la nation bretonne, occitane, basque, et c'est tant mieux. Si le capitalisme international pouvait tuer la nation française, ce serait parfait. Au lieu de courir le risque d'aller régulièrement se casser mutuellement la gueule, les prolétaires du monde entier pourraient enfin s'unir et liquider définitivement le capitalisme lui-même.

Comme le dit Boujut, un patriote, qu'il soit Breton, Chinois, Occitan ou Français, est un infirme qui n'a jamais respiré à fond. Il ne connaît que son fumier natal, et lui trouve une odeur de rose. Comme lui, j'emmerde les patries, et j'aime, non pas tous les hommes, mais les autres déracinés, exploités par le capital, les religions, et les *cultures nationales*, qui, parce qu'ils n'ont rien, parce qu'ils ne sont rien, sont libres de construire enfin un monde nouveau.

Que des politiciens prétendent exercer leur rôle de dirigeants et soient à la recherche de *nation* à diriger, c'est un fait. Que ces nations, au lieu d'être française, soient bretonne, ou occitane ne change rien à la chose. Je n'ai rien à faire de leur lutte de *libération nationale*, moi je me bats pour la libération *mondiale*, la création d'une république universelle où chaque individu pourra aller où bon lui semble et établir les relations qu'il veut, avec qui il veut, libre du joug de la famille, du travail, de l'Etat et de toutes les *cultures nationales*, quelles qu'elles soient.

DANS L'O.T.L. 35

Il s'est endormi
dans ce bus
les cahos brutaux sont doux
maintenant
et son sourire s'évade du rêve

Ce n'est que mardi
mais le visage strié
reste assoupi et ravagé
l'homme ne pose plus de questions
à son cerveau
il y répond

Mais l'arrêt brusque du virage
arrête son bonheur
la misère à nouveau l'assaille
dans un rire sardonique
que seul il entend

et il se pose des questions
qui restent sans réponses ...

itt.

Historique de la situation actuelle

Ce gigantesque trust américain, créé en 1920, a pris peu à peu la forme d'un vaste conglomérat, regroupant des entreprises qui n'ont rien à voir entre elles, rachetées seulement pour le profit qu'elles rapportent aux patrons de ITT.

Ce trust a annoncé pour 1971 un chiffre d'affaire de 36 milliards de francs, ce qui place ITT au onzième rang mondial des entreprises multinationales (la première, la *General Motors* a un chiffre d'affaire de 142 milliards de francs ; après elle, huit firmes à capitaux américains et deux à capitaux anglais et hollandais).

Il est d'ailleurs permis de supposer que ce chiffre d'affaire déclaré est très en dessous de la réalité.

M.H.S. Geneen, président de ITT pour les USA, est le premier salarié américain, il a un salaire de 420 millions d'anciens francs par an. Henry Ford, plus modeste, se contente de 275 millions d'anciens francs par an.

Le duo finances et politique

Le président-directeur-général de ITT, M. John Mac Cone est un ancien directeur de la CIA :

Par ailleurs, ITT a offert 400 000 dollars pour financer la campagne électorale de Nixon.

L'ombre de ITT plane sur le Chili fasciste

ITT possédait de gros intérêts dans les mines de cuivre chiliennes, cuivre dont le Chili est le deuxième exportateur mondial. Or les mines ont été nationalisées par le gouvernement d'unité populaire.

Déjà en 1970, ITT avait offert 5 milliards de nouveaux francs pour financer un plan devant empêcher l'arrivée au pouvoir d'Allende. Pour ce faire, les représentants de

M.L.A.C. et service d'ordre

Deux mille personnes assistaient jeudi 14 février au meeting organisé par le MLAC-CHOISIR-LYON et divers mouvements d'extrême gauche. Au cours de ce meeting a été projeté le film *Histoire d'A*, et il était convenu qu'un service d'ordre serait mis en place pendant la projection, service d'ordre composé de militants et de militantes des permanences de CHOISIR-MLAC, ainsi que des organisations Rouge, A.M.R., etc. Le comportement de ce service d'ordre a été des plus douteux. Interdiction formelle d'ouvrir les portes à quiconque se présenterait pendant la durée de la projection. Ce qui a donné lieu à des situations regrettables et des accrochages à la sortie (un blessé). Tout le monde ne peut pas avoir la chance d'arriver à l'heure à un meeting, et particulièrement les travailleurs. Certains militants de CHOISIR-MLAC n'ont pas eu accès à la salle, ce qui est tout de même un paradoxe. Les organisateurs, par des déclarations au micro du style : *Pas de panique, restez calmes, ne sortez pas, gardez votre sang-froid, ne répondez pas aux provocations*, ont véritablement créé une psychose de l'attaque fas-

ITT avaient rencontré de hautes personnalités américaines, parmi lesquelles Henry Kissinger, *l'homme de la paix dans le monde*, *l'homme de l'année 1973*.

Le 21 mars 1972, le journaliste américain Jack Anderson publie un rapport révélant que ITT, avec la CIA, voulaient plonger le Chili dans un véritable chaos économique, afin d'inciter les militaires amis à faire un putsch. Cyniquement, le P.D.G. de ITT confirme l'étude d'un tel plan en accord avec de hauts responsables américains. Une commission d'enquête du Sénat est nommée dès cette époque pour cette révélation.

D'autre part, ITT au Chili finance avec la CIA, le mouvement fasciste *Patrie et Liberté*, qui a pour leader l'avocat Pablo Rodriguez, qui est aussi le fondé de pouvoir de nombreuses entreprises industrielles.

Le gouvernement US pour sa part, a distribué 1 million de dollars pour l'entraînement des officiers chiliens. Certains d'entre eux ont suivi les cours de l'école anti-guerrilla US de Panama (centre d'entraînement des bérets verts à Miraflores, dans la zone US du canal de Panama), et nous savons aujourd'hui que le leader du mouvement de grève des camionneurs, qui a eu lieu avant le putsch, n'était qu'un agent de la CIA.

Maintenant, le gouvernement d'unité populaire a été renversé. L'armée torture. L'ordre règne au Chili. Les fascistes règnent en maîtres et ont restitué les entreprises nationalisées à leurs propriétaires. La vérité sur ITT éclate donc au grand jour.

L'internationale capitaliste se porte bien

Le trust ITT est présent dans 65 pays par l'intermédiaire de 10 000 filiales employant 428 000 personnes. Le journaliste américain Anthony Sampson révèle dans son livre *ITT, Etat souverain*, que ITT avait conclu des accords avec l'Allemagne hitlérienne, que ITT traite avec tous les états capitalistes au niveau de leurs plus hauts dirigeants politiques.

En Allemagne Fédérale, ITT contrôle ou possède les marques Schaub-Lorenz, Braun, Normende, Blaupunkt.

ciste, qui a nui à l'ensemble des débats, et même à la dispersion finale (les groupes qui avaient voulu entrer se heurtant au service d'ordre et à ceux qui sortaient).

On se demande finalement quel est le rôle véritable (dans un cas comme celui-là) d'un service d'ordre. Se heurter à la police en cas d'intervention ? Cela ne tient pas debout. Si la police intervient, ce ne sont pas les quelques casqués organisés *militairement* qui l'en empêcheront. Prévenir une attaque fasciste ? Les fascistes dans ce cas-là rentreraient tranquillement dans la salle au début, et non pas pendant la projection. Finalement on se rattrape sur les gars mécontents qui n'ont pas pu assister au meeting, ou les quelques anars, que d'ailleurs tout le monde connaît, qui n'ont rien de fachos, et étaient pour la plupart dans la salle, et qu'on n'a pas entendu (sinon à la sortie), parce qu'eux-mêmes ne savaient pas ce qui se passait dehors. On arrive à se demander si le service d'ordre ne souhaite pas l'intervention de la police. On en a marre de ces soit-disant services d'ordre, d'être encadrés par des lycéens ou des étudiants qui, à la première bagarre sérieuse, en principe, décampent. Les gars seraient-ils donc incapables d'éjecter un perturbateur, sans l'aide de ces militants gauchistes qui se prennent un peu trop au sérieux ?

L'alliance «capitalisme privé-capitalisme d'Etat»

ITT est en train actuellement de pénétrer en URSS : construction d'une chaîne d'hôtels, de téléphone, d'une station de réception de signaux de satellites, bureaux de location de voitures, etc.

A l'heure où l'URSS a failli laisser son équipe de football jouer sur le stade sanglant de Santiago, et avait accueilli l'équipe chilienne en URSS, cela ne nous surprend guère. Avec les voyages de Nixon, Kissinger en Chine, il est permis d'espérer que ITT pourra partir bientôt à la conquête du marché chinois, d'autant que l'attitude de la

Chine face au putsch fasciste du Chili permet tous les espoirs dans ce sens : renvoi de l'ambassadeur de l'unité populaire à Pékin, interdiction aux personnes pourchassées de se réfugier dans l'ambassade de Chine à Santiago (Les derniers événements survenus en Chine semblent montrer que la bureaucratie politique chinoise n'est pas décidée à laisser s'affaiblir d'un pouce son pouvoir dans ses tractations avec le capitalisme international).

En France, même les tables d'écoute de Marcellin sont fabriquées par ITT

Au total, 25 filiales employant 25 000 personnes.

Et ensuite, on nous dit que Santiago n'est pas Paris, ITT n'est que la onzième entreprise multinationale à l'échelon mondial. Alors que penser du pouvoir des dix premières !

Face à l'ordre mondial des firmes multinationales, l'internationalisme prolétarien et la coordination des luttes révolutionnaires par delà les frontières sont plus que jamais à l'ordre du jour. Pour combattre l'internationale des capitalistes privés et d'Etat.

Si la société doit changer, ce ne sera pas en conservant les schémas traditionnels, les structures plus ou moins autoritaires qui se mettent en place pour nous protéger chaque fois qu'il y a une manifestation quelconque. Les travailleurs savent se défendre eux-mêmes sans l'aide de personne, si l'on n'en est pas convaincu, cela devient très grave ; qui a dit que l'émancipation des travailleurs serait l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes ?

Précisons que le lendemain avait lieu le gala *Libération* qui lui, s'est passé sans incident, avec un service d'ordre très discret et très souple, qui s'est dilué dans la foule, qui a laissé rentrer des gens sans payer, et où il n'y avait même plus personne devant les portes, passée une certaine heure. Pourtant les voyous, trims, lumps, folklos, (comme les appellent certains révolutionnaires) ou autres étaient là. Que ce serait-il passé s'ils avaient été encadrés ?

Une petite mise au point : nous n'aimons pas faire de la publicité, et nous n'achetons pas *Libération*, mais nous relatons ce que nous avons vu.

Des travailleurs libertaires de Vénissieux.

Lettre de Montpellier

Le vieux monde commence à sérieusement basculer ces temps-ci, en attendant qu'il crève de ses propres erreurs, et chacun le ressent obscurément, d'une façon ou d'une autre. Parallèlement à cette saturation économique, où le système tombe dans le piège qu'il s'est lui-même tendu - *consommez-produisez-gaspillez* -, on observe dans les mentalités une angoisse sourde qui se manifeste à des niveaux divers, selon ce que l'on est : panique alimentaire et réserves dans les baignoires, comme en 39 ou en 68, activité militante accrue (cf les récents et nombreux attentats politiques), recherche d'une nouvelle mystique (cf la popularité grandissante des *gurus* et autres prêtres), solidarité communautaire renforcée, ou simplement inquiétude au niveau individuel.

Mon but n'est pas de faire une analyse politique exhaustive - je laisse ce soin à de meilleures voix - mais d'évoquer simplement ma réaction face à la situation, car elle n'est, je crois, pas un cas personnel, et je pense que d'autres s'y retrouveront. C'est profondément ressenti, mais difficile à analyser. L'on sait que la désagrégation du système s'accélère, qu'il faut *faire quelque chose*, on se sent seul, sceptique, et un peu blasé quant à la valeur des différents mouvements ou partis, on refuse l'embrigadement, on écoute des voix venues de divers horizons, et puis ... il manque une synthèse lucide qui permettrait de faire *le saut*, se lancer froidement dans une action utile ou ressentie comme telle. Prenons une image : tout se passe comme si l'abeille après avoir butiné deci, delà, recueilli divers pollens, apprécié ou rejeté objectivement leur saveur, était ensuite incapable de composer son miel. Or il faut, absolument, composer son miel.

On regarde le passé en se disant : j'ai évolué, j'ai évité tel et tel écueil, j'ai eu telle ou telle expérience enrichissante, j'ai conscience que telle idée, tel acte, sont valables, tels autres non ; je me sens, en commun avec d'autres individus, une pensée dite *marginale*, avancée, neuve, constructive.

Malheureusement, bien souvent, entraîné par la routine des gestes de survie, on n'a *pas le temps* (sic) de faire le plus urgent : assimiler ces idées, et vite, les transformer en actes, vivre, enfin, tout de suite, de telle façon qui parait la meilleure.

On se dit par exemple : *je vais m'arrêter de fumer*, et on tend la main vers les Gauloises, ou encore : *on va organiser un collectif de raviattement*, et on file au supermarché, ou encore : *à bas l'amour possessif qui transforme le don en capture*, et on joue les héros de France-Dimanche.

Il en résulte un malaise, où impatience et indolence se mêlent. En paroles c'est très beau, en gestes on ne fait pas le saut. On pense comme en l'an 2000 (si 2000 il y aura !) et on vit comme en 1925.

En fait, il n'entre pas seulement de la lâcheté dans cette indolence, mais souvent une sorte de peur, et plus encore une révolte de l'être social que nous sommes de par notre éducation. Si la tension entre ce que l'on semble être et ce que l'on veut devenir (*ose devenir qui tu es*) est trop forte, il vient un moment où on craque. Ou bien on retombe dans ses vieux préjugés, ou bien on se dépasse. Pas d'autre alternative. Ainsi la progression de l'individu se réalise par secousses successives. Espérons simplement que celles-ci seront assez rapprochées pour battre de vitesse les secousses sismiques du volcan capitaliste prêt à nous engloutir, assez fortes pour nous projeter sur une terre vierge : à nous de la rendre belle et féconde.

C. P.

LOIN DU REVE

Ch. d'Avray - 1912

J'ai vu l'homme sans préjugés
de nos maux rechercher la cause,
j'ai vu les compagnes longer
les chemins parsemés de roses,
Le monde était régénéré
par une nouvelle jeunesse
qui produisait pour assurer
le bien-être de la vieillesse.

Mais face à l'absurdité
au petit jour quand je me lève,
je vois que la réalité
est encore loin de mon rêve.

J'ai vu fondre les lingots d'or,
j'ai vu l'existence facile
j'ai vu, majestueux décor,
chacun faire un travail utile,
j'ai vu des magasins communs
s'ouvrir à la grande famille,
dans les bois remplis de parfums
j'ai vu l'amour sous la charmillle.

Face à votre imbécilité
au petit jour quand je me lève,
je vois que la réalité
est encore loin de mon rêve.

J'ai vu se briser les aciers
j'ai vu brûler les préfectures
j'ai vu crever les policiers
et sombrer les magistratures
j'ai vu les parlements sauter
disparaître la galonaille,
j'ai vu le mot humanité
remplacer celui de canaille.

Sur ce rêve je suis resté
j'y songe sans repos ni trêve,
confiant dans ma ténacité
pour voir se réaliser mon rêve.

COUCHER AVEC SA MACHINE OU PAS ?

Deux copains qui n'ont pas le moins du monde envie de coucher avec leurs machines mais qui pensent que c'est tout de même dans les usines que se joue l'essentiel. Ils tiennent beaucoup à leurs mots d'ordre.

1er mec (Projeteur Standard) vidé ; maintenant dans une boîte à Vénissieux, demain... ?

En 72, j'étais employé dans une boîte à Caluire. Très vite, devant mon refus de travailler aux pièces, on me changea d'abord d'atelier pour me confier (avec arrière-pensée) des travaux de peinture. Mes nouvelles attributions débouchèrent pourtant sur d'excellentes relations avec les copains, un certain sabotage de l'autorité des chefs et un ralentissement très net des cadences. J'avais presque un an de présence lorsque la Direction, rageuse (devant par exemple ma tendance à retourner contre elle ses vexations) me licencia avec le motif risible: *N'a pu s'adapter au travail.*

Les ouvriers prêts à se mobiliser (protestation unanime d'abord par pétition) ont été habilement déviés par le syndicat (CGT). J'étais pourtant syndiqué et n'avait montré, aux réunions, aucune hostilité vis-à-vis de la cellule...

Il me fallut trouver un autre emploi. Et de ce fait, me voilà dans une usine d'emboutissage à Vénissieux (OS).

Au bout de 4 mois, mis devant le choix d'être réembauché comme manœuvre avec période d'essai (et baisse de salaire évidemment), parce qu'à nouveau, entre les machines et moi, il y a incompatibilité. J'ai décidé d'accepter. En fait c'était ça ou la porte. Là encore devant mon refus (quasi physique) du rendement, le syndicat a été bien timide. Surtout que d'autres furent menacés de la même sanction pour les mêmes raisons. Prétendre que la seule attitude à avoir vis-à-vis du système des primes et du rendement est d'en exiger l'abolition, d'agir tout de suite en ignorant systématiquement les temps alloués, fut intolérable pour un des des délégués, qui me catalogua bien sûr, comme gauchiste. Je reconnaissais ouvertement ne pas faire le maximum pour travailler le mieux possible. Normal donc qu'on me disqualifie, moi qui en étais plutôt fier ! Devant la sanction patronale, il faut reconnaître que j'ai bien souvent entendu : *on ne peut rien faire.*

Et comme me l'a dit un délégué dans le creux de l'oreille, *ils t'ont redonné ta chance, tout de même ! Trop bons, Messieurs.*

Le seul problème est que l'idée de qualification m'est tellement étrangère que son contraire me l'est presque autant. Evidemment il y a le fric, mais sur l'illusion du cadre ou la solitude de l'OS devant sa presse, il y a tellement à dire ...

Je n'ai pas à proprement parler, eu de pratique militante, dans le sens où il faut regrouper d'abord des copains pour pouvoir lutter. Disons que j'ai l'impression de lutter pour pouvoir établir un contact entre nous (et finalement le poste de manœuvre à cet égard est très propice aux contacts!).

Je n'ai envie ni de perdre le temps qu'il me faut pour respirer, ni de m'interdire mes mouvements d'humeur, même violents. Je ne me résigne pas à côtoyer des gens sans leur parler. Sans vivre avec eux, peut-être. Et il faut bien constater que cette recherche (du plaisir en quelque sorte) est en rupture totale avec la stratégie du patron. Je n'ai pas cherché, je ne cherche pas les autres pour faire du syndicalisme ou de la politique, mais ma volonté de vivre a l'air de passer par la politique. Et si j'en ai besoin, j'utilise le syndicat comme outil. C'est drôle comme il me semble évident maintenant combien il y a de la bouffonnerie dans ce qu'on appelle la *participation, l'autogestion...*

Contrôler aujourd'hui pour diriger demain - contrôler la destruction de nos propres vies par les machines ? Je ressens un profond intérêt pour la marche de l'entreprise et sa sauvegarde sur le marché. La Direction ne lésine pas sur les idées-choc : *prix de revient, nous aussi, on a nos problèmes, serrons-nous les coudes...* et sur les moyens de nous faire croire à tout ça. Que l'on se pose des questions sur sa compétence face à la machine, et c'est gagné pour le patron (ça s'appelle culpabiliser les gens). Est-ce par hasard si de plus en plus de types mettent dans le même sac patron, maîtrise et délégués syndicaux, c'est-à-dire tous ceux qui ont le plus souvent à la bouche les mots *rentabilité, compétence ...?*

C'est vrai, pour survivre, il le faut ce salaire...Mais la pointeuse, mais le compteur en tête de tous les OS, mais toutes les hiérarchisations (l'OS, dans ma nouvelle boîte a son manœuvre, comble du raffinement dans l'art de mettre des murs entre les gens !!). On nous dit : *c'est pour que ça fonctionne mieux.* Mais quoi ? qu'est-ce qui doit fonctionner ? C'est curieux, je ressens de plus en plus mon corps, ma vie, agressés par tout ça. Nos corps, nos vies, ai-je envie de dire. Enfin, c'est encore plus curieux, plus je refuse ces agressions, moins j'ai envie de fuir les lieux de production.

Ci-joint une chanson qui n'aura d'intérêt que quand elle ne sera plus seulement une chanson :

Refrain

Aux presses
ça presse
vite vite vite vite vite vite
ça presse
aux presses
vite vite vite vite vite vite

Couplets

Toute la semaine, toute la journée
courbées sur les machines,
Les femmes, les femmes
sont accusées
de ne pas faire la prime.

Les temps, les temps c'est important
plus important que ta vie
Pour que le taulier y soit content
faut risquer la folie.

On licencie, disqualifie
ceux qui sont réfractaires
Leur seul péché, leur seul souci
c'est de ne pas se laisser faire.

Courir la prime pour gagner. Quoi ?
La vitesse n'est payante
que pour le patron, telle est la loi
des classes dominantes.

Alors peut-être qu'on pourrait bien
ne serait-ce que pour rire,
Chanter en choeur un autre refrain
Vous voyez ce que je veux dire ?

Aux presses doucement
piano, piano, piano, piano, piano, piano
aux presses doucement
piano, piano, piano, piano, piano, piano

Causes toujours père Mathieu
et si t'es pas heureux
prends notre place si tu veux
peut-être que ça sera mieux.

Deuxième mec (embauché en août 73 dans
une petite fabrique de navettes Joly -
30 employés à Caluire - vidé en février)

Lettre ouverte au patron qu'il fut le der-
nier à lire :

Fin décembre (alors que je ne vous avais rien de-
madé) je suis augmenté de 50 centimes par heu-
re.

Tout va donc bien sur le plan strict de vos inté-
rêts, puisque c'est la seconde augmentation person-
nelle concédée en moins de 5 mois.

Le 4 janvier, ma santé n'est pas bonne. J'en fais
part rapidement au secrétariat, et, comme un mé-
decin de quartier me l'ordonne, je reste chez moi
jusqu'au 21.

Le 22 janvier, je travaille ainsi que le mercredi,
jeudi, vendredi, samedi matin de la même semaine -
puis le lundi, mardi, mercredi, jeudi de la semaine
suivante.

Il ne m'est fait aucune remarque pendant ce temps.
Dois-je faire observer que je perçois tout de même
une vague tension mêlée d'hostilité et d'embarras
de la part de certains de vos satellites ? La ques-
tion que je me pose alors est : plus ou moins
qu'avant ? Je ne saurais pas y répondre.

Vendredi matin au 1er février, je dois me rendre
19 rue Jacquard et ailleurs (problèmes de carte de
sécurité sociale, remboursements urgents, etc).

A 13 h j'arrive à l'atelier. Et là vous me signifiez
mon licenciement sans recours (dans ce que vous
appelez avec humour un *entretien* - cf la lettre re-
commandée). Comme ça, sans avertissement (con-
trairement à ce que vous affirmez dans cette fa-
meuse lettre recommandée, qui est décidément
fort comique, puisque vous la terminez par la for-
mule : *avec nos regrets*).

Pas d'avertissement oral, ni écrit, cela va de soi.
Vous êtes un menteur.

Alors pourquoi cette décision soudaine et définiti-
ve ? A cause des retards, du rendement ? Vrai-
ment ? Vous l'avez prétendu avec un sens certain
du guignolesque...

Examinons un peu votre argumentation :

1 - Problèmes sur le tour

Vous m'apprenez (d'une façon soudaine, dois-je le
redire) que l'installation des gabarits était un peu
longue, que si, que oui, que non... Or ce tour
n'est pas un modèle du genre (ceux qui ont tra-
vaillé dessus savent très bien ce que je veux dire).
Ai-je été perfectionniste, par hasard - aurais-je dû
passer par-dessus tous les ennuis au mépris même
de ma propre sécurité (il est arrivé qu'une fraise
m'éclate pratiquement au visage ; on peut aussi par-
ler de cette pédale, juste en face du tour, qui
a provoqué un nouvel accident depuis le mien)?
D'ailleurs cette histoire est très drôle. Vous êtes
très drôle :

Je ne sais plus quel jour (les copains de l'usine,
lorsque je les revois, m'en racontent de bien bon-
nes), un vague technicien, pourtant fort au cou-

rant, avait mis 6 heures pour changer de gabarit 1111.

Ironie du sort ? Non : problèmes techniques.

2 - Autre chose :

J'ai été embauché comme OS, pas comme ouvrier qualifié. On aurait pu me mettre sur un autre poste. A la colle, par exemple. Le système économique a tellement retiré le plaisir des lieux de production, que pour moi, l'auréole du spécialiste ressemble plutôt à un casque colonial. Drôle que vous n'avez pas pensé à me changer de poste. A me demander si je pouvais y réfléchir ?

3 - Enfin les retards

Qu'est-ce que les autres vont penser de vos retards ? m'avez-vous déclaré. *Et si on leur demandait, ai-je à peu près répliqué.* Moi, lorsque je vois quelqu'un arriver en retard, je suis heureux pour lui, heureux qu'il ait pu échapper, ne serait-ce que quelques minutes, au martinet du pouvoir qui le castre.

Et puis, lorsque, au lieu de partir à 17 h 30 le soir, je partais à 18 h (régulièrement, il n'y avait personne pour me remplacer), j'appelle ça un retard à l'envers. Un retard dans ma vie. Retard pour voir des amis, par exemple. Y a-t-il donc deux sortes de retard : retard à l'usine (scandaleux, inadmissible) et retard pour vivre (on s'en fout) ?

Tous vos arguments sont bien des peaux de chagrin.

L'ennui, c'est qu'avec ces arguments, vous luttez pour votre classe (petits bénéfiques d'abord et presque avec le sourire, puis un beau jour, si le marché capitaliste le permet, le torrent s'enfle, grimace, et devient beaucoup plus arrogant). La logique que vous suivez est une logique de mutilation au profit de votre propre auréole sociale. Plus un ouvrier se détruit les doigts à la colle, plus l'employeur s'affirme dans ses projets, ses profits, ses relations, la variété de ses cravates ou de ses stylos plume-or.

J'affirme que vous avez une réaction politique, consciente ou inconsciente. Réaction en face d'un comportement analysé ou deviné dangereux.

1* D'abord il y a peut-être eu ce texte qui concernait la grève du 6 décembre (je vous le joins pour que vous puissiez à nouveau y réfléchir), texte dont la conclusion prend maintenant tout son sens.

2* Et puis tous ces bruits... Bientôt un syndicat sans doute. Et ce travail commencé (presqu'éclot d'ailleurs) avec un ami scientifique qui a fait une recherche sur l'agression du bruit, de la poussière, du travail toujours le même, des rapports hiérarchiques, comment tout cela provoque des ulcères et broye les vies.

Pour qui ? Pour quoi ?

Nous en parlions... Nous en parlions...

3* Peut-être mon attitude personnelle en face du travail, des ordres reçus, de la routine des relations du choix des amitiés...

C'est vrai, il n'y avait pas en moi de tendance exagérée à aimer *mon* usine, comme on dit, c'est-à-dire *mon* atelier, *ma* clé de 30, *mon* chef, *mon* tournevis, *mon* patron, *ma* machine, *mes* copeaux... Je ne tombe pas dans de tels pièges :

Je n'aime pas ma machine parce qu'elle n'est ni à moi, ni moi.

On essaie de nous le faire croire. Comme on essaie de nous faire croire (dans la publicité, par exemple) que la dernière voiture *Palmolive* est indispensable.

Ça ne prend pas, ça prendra de moins en moins.

L'homme veut des fruits plus légitimes.

Il aime beaucoup la liberté, par exemple.

4* Enfin, enfin, il y avait ce petit miracle quotidien et grandissant : malgré le bruit et la poussière (ça ne facilite pourtant pas les relations), nous étions quelques-uns à nous sentir pas mal ensemble. Il y a une inhumanité profonde (par soi-disant nécessité économique, qu'on peut vite démasquer) à faire se cotoyer des hommes et des femmes pour produire un objet (par exemple une navette) dont, au plus profond d'eux-mêmes, ces hommes et ces femmes n'ont rien à foutre (l'OS comme la maîtrise).

Il est évident que dans la confusion des poussières de bois et du bruit des machines exténuantes, une offensive contre cette inhumanité était en marche.

Le petit vent frais qui sortait de nos discussions ne vous a peut-être pas fait le même effet qu'une caresse.

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il y a comme de l'espoir dans toute cette ironie en face du travail salarié.

Et pour fructifier cet espoir, il y a l'imagination de chacun, la manière de chacun.

PECHINEY - LIP, CE N'EST PAS FINI

Oui, pour le moment dans les usines, nous allons chercher un salaire. Parce que le rapport de force reste en faveur des banques et des patrons. Mais dans le geste d'aller chercher ces quelques billets, qu'on se fourre ensuite négligemment dans la poche, il n'y aura bientôt plus beaucoup de genuflexions, ni de merci.

Dans l'humiliation de cent qui demandent à d'autres la permission de survivre, se trouve la source de ce qui changera le monde.

Le sifflement des machines n'est pas une musique, on ne peut aimer ce qui nous brise. On en tient compte seulement, jusqu'au jour où on l'aura détruit.

Auront-ils assez d'humour, les valets et les maîtres de ce monde presque mort, le jour où, parce que l'intelligence des prolétaires aura dénoncé toutes les ficelles, il leur faudra se retirer dans leurs jardins ?

Ainsi soit-il.

Je vous prie de croire que cela sera.

TRACT REDIGE PENDANT LA GREVE NATIONALE DU 6 DECEMBRE

OUI, NOUS AVONS FAIT LA GREVE
COMME DES SEIGNEURS. POUR RIEN.

Ou plutôt pour rien aux yeux de ceux qui ne savent que compter. Nous n'avons aucune illusion sur la revendication syndicale et les grèves d'un jour, même nationales.

Nous aimons à savoir que, pour une fois, nous n'avons pas fait le chemin de nos médiocrités quotidiennes:

Nous aimons à savoir qu'il n'y a pas eu d'horloge au-dessus de notre ennui épousant les machines.

Nous avons aimé dans ce jour une curieuse odeur de pain d'épices.

Nous avons aimé sentir la liberté nous frôler.

Changer de rythme, c'est vivre enfin. Et nous ne le pouvons qu'ensemble.

Alors la hausse des prix ? C'est le pouvoir qui, en définitive, l'organise. Il en joue. Quoi de plus habile que de donner aux travailleurs l'illusion d'une lutte contre elle ? Quoi de plus habile que d'entraîner le prolétariat sur des problèmes dont il n'a pas l'initiative ? Dire non à la hausse des prix sans dire non à toute la vie qu'on nous fait, c'est se priver du plaisir de l'intelligence.

Une grève contre la hausse des prix, si elle n'est pas faite comme une prise de liberté, c'est rester sur le terrain des maîtres de ce monde. C'est penser qu'on les fera reculer sur le problème de l'argent, alors qu'ils en possèdent toutes les ficelles.

Il n'y aura rien dans la vie de chacun de nous, si nous croyons qu'une augmentation de salaire, qu'une déclaration gouvernementale ou patronale vont changer quelque chose.

Il faut toujours se placer sur le terrain de nos propres désirs, qui n'ont à voir avec le fric que de très loin.

On nous a tellement dépossédés de nos vies (travail, bus, bagnoles, télé le soir, vacances sur commande...) qu'il est bête à pleurer de faire la grève contre le coût de la vie.

Oui, la vie nous coûte.

C'est ce que nous avons exprimé en faisant cette grève. Pas parce que les cacahuètes coûtent 10 centimes de plus qu'il y a un mois et demi, mais parce que le moindre type qui se met à dire sa vérité, ce qu'il a au fond de lui-même, se fait massacrer. Par un pouvoir qui tisse tout autour de nous sa toile de violences et de mensonges.

La vie, c'est chaque fois que, même confusément, on refuse la dictature de la tristesse. C'est surtout chaque fois qu'on pige qui veut nous la faire avaler.

Et les maîtres ne sont maîtres que lorsque les esclaves sont tristes.

à suivre ...

Non seulement nous ne voulons plus du bruit des machines, mais nous exigeons qu'il soit remplacé par le chant des rossignols.

**Servons-nous de nos propres vies
Car nos vies ne doivent pas servir à d'autres.**

Plus nous regardons nos peurs, moins nous aurons des jours de fête.

Etre idiots devant les machines, les chefs et les patrons, pour être plus intelligents devant nous-mêmes.

il faut avoir honte

Il faut avoir honte d'être français, anglais, chinois,
d'être russe ou d'être américain
d'être quoi que ce soit de national
de dépendre d'un drapeau
de marcher au canon
d'obéir aux galons
d'être soumis aux lois de sociétés fermées.

Un patriote est un infirme
qui n'a jamais respiré à fond.
Il ne connaît que son fumier natal
et lui trouve une odeur de rose.

J'emmerde les patries et j'aime tous les hommes
les hommes qui m'entourent et qui sont les voisins
les hommes inconnus et qui sont mes lointains
les hommes de toujours
qui arrosent leur pain au vin de liberté
qui souffrent de l'armée et de l'obéissance
les hommes mes amis en toute différence
les hommes différents du même paradis.

Pierre Boujut

Le journal paraît tous les deux mois, il n'y a pas besoin d'être un spécialiste de l'écriture pour écrire dedans, au contraire. Envoyez-nous textes, articles, documents et toutes les informations que vous jugez utile de faire circuler ; écrivez-nous aussi pour dire ce que vous pensez du journal, on vous répondra.

Directeur de la publication : J. J. Gay, 8 rue Lanterne, 69001 Lyon

Ecrivez-nous au nom du directeur, le journal n'a pas encore d'adresse.

Abonnement : 20 F ; de soutien : à volonté.

Imprimerie presse nouvelle lyon

SALVADOR PUIG ANTICH



TRACT DISTRIBUÉ DANS LA NUIT DU 4 AU 5 MARS

DANS LES BOITES A LETTRES DE STE FOY-LARGENTIERE

Mettez tout de suite ce tract à la poubelle ! Sa lecture pourrait peut-être gêner votre digestion.

Ils ont assassiné Puig Antich

Vous les poseurs de gerbes aux monuments aux morts, vous les héros de la Résistance, les républicains dans la glorieuse tradition française, ça ne vous gêne pas qu'un Franco parade aux côtés des chefs d'Etat que vous avez élus ? Lui qui a enterré la république espagnole sous un monceau de cadavres républicains, qu'avez-vous fait pour le détruire ? Il est vrai que ceux qui défendent une république avec des fusils sont des gens bien peu recommandables !

Le bulletin de vote, c'est moins bruyant. Et puis Puig Antich, qui est-ce ? Et l'Espagne, c'est loin ! A chacun suffit son führer. Que les Espagnols se démerdent. C'est ce que vous avez dit en 36. En 40, c'est son copain Hitler qui vous est tombé dessus.

Puig Antich, c'était un de ces rares fous pour lesquels le fascisme doit être écrasé, où qu'il soit, (et par n'importe quel moyen), comme un furoncle purulent qui risque de gangréner, de pourrir du jour au lendemain nos sociétés pourtant si bien protégées. Demandez donc aux Grecs, aux Chiliens ce qu'ils en pensent.

Salut à vous ! futurs Puig Antich qui vous ignorez encore. Le seul bonheur que nous vous souhaitons, c'est de pas mourir étranglés comme lui, garrotés lentement, amoureusement, sous le regard d'un militaire et d'un curé.

Vous les intellectuels de *gôche* qui pleurez Lorca parce que ça fait engagé ! Rassurez-vous ! Nos führer français ont des méthodes plus rapides. Demandez à Sanguinetti, Marcellin et autres Debré.

Allez bon appétit ! Rôtez bien, seuls au-dessus de vos mangeoires. Et allez donc passer vos vacances en Espagne. Il y a du soleil et des corridas ! Pour le moment, il faut encore payer pour voir du sang. Pour combien de temps ? ...

Puig Antich n'était pas un militant appartenant à une organisation politique. Le M.I.L. s'était dissous en août 1973.

Il faisait partie de ces militants qui dans le développement du mouvement ouvrier à Barcelone, après les luttes de Harry Walker, Seat, Ferrol, Vigo, Valles, ... renouent avec les traditions de lutte de cette région : l'affrontement direct avec le pouvoir, avec l'Etat.

Puig Antich et ses compagnons ne prétendaient constituer ni une avant-garde politique, ni le noyau d'une armée soi-disant populaire. En formant des groupes d'action autonomes, reposant sur des liens affinitaires, leur seul objectif était de contribuer, suivant leurs motivations particulières, au développement autonome de la classe ouvrière.

Ceci de deux façons :

1 - en menant une série d'actions expropriatrices contre les banques, destinées à financer les grèves, la propagande.

2 - en créant un secteur d'édition, **Les éditions, Mai 37** (1) permettant au prolétariat catalan de connaître sa propre histoire, d'échanger toutes les informations nécessaires à son unité, d'engager les multiples discussions sur les buts de sa lutte et les moyens de les atteindre.

(1) En mai 1937, face au renforcement de l'Etat dans les mains des staliniens qui prenaient appui sur les classes moyennes, les ouvriers de Barcelone et leurs syndicats de base de la C.N.T. (soutenus par les Jeunesses Libértaires et le POUM), se soulevèrent pour tenter de reprendre le contrôle de leur lutte contre le fascisme et pour la révolution sociale.

Condamné par l'appareil de la C.N.T. et de la F.A.J., engagés alors dans la collaboration gouvernementale, le soulèvement fut écrasé par l'Etat républicain.